



Hollywood bazar

[V2]

Brown, Carter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CARTER BROWN

hollywood bazar

carrière
noir



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Super Noire

78 – L'OPÉRATION LIBELLULE

(K.R. DWYER)

79 – LES FLAMBEURS D'ATLANTA

(RALPH DENNIS)

80 – L'ÉNERVÉ DE LA GACHETTE

(ED MCBAIN)

CARTER BROWN

**Hollywood
bazar**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR M. CHARVET



GALLIMARD

Titre original :

THE STAR-CROSSED LOVER

© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© Horwitz Group Books Pty. Ltd., 1974,
Cammeray, Australie.

By arrangement with Alan G. Yates.

© Éditions Gallimard, 1977, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Je viens de passer deux ans en enfer, monsieur Holman, dit-elle d'une voix douce. Je commence seulement à remonter la pente.

Ses yeux bleu saphir me regardent d'un air tranquille. Amanda Waring est encore prodigieusement belle. Ses longs cheveux blonds tombent sur ses épaules tel un voile de soie. La bouche, grande, est sensuelle et vulnérable. Elle porte un corsage de soie noire qui moule ses seins hauts et fermes, le pantalon collant souligne la rondeur des hanches et des cuisses. L'enfer n'a laissé aucune trace apparente sur elle.

— Pendant la journée, je prenais des amphètes pour tenir le coup, et le soir des barbituriques pour dormir poursuit-elle. Pendant un certain temps, j'ai pensé que faire l'amour arrangerait peut-être tout, et j'ai couché avec tous les hommes que j'ai rencontrés. Je ne me rappelle même plus leurs noms.

Je me souviens que sa carrière était montée en flèche comme une comète dans le ciel, au moment où la majorité des vedettes d'Hollywood s'éteignaient dans une éclipse totale. Puis elle avait disparu subitement après l'interruption du tournage de son dernier film. Le précédent avait été un four. Et personne ne s'était jamais plus soucié d'elle.

— Ma carrière commençait déjà à décliner, poursuit Amanda, comme si elle devinait mes pensées, et il n'a pas fallu longtemps pour qu'elle s'achève. Dale m'a fait entrer dans une maison de santé privée, où j'ai été un certain temps leur dingue la plus célèbre.

— Vous n'êtes pas obligée de me dire tout ça, je proteste.

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur Holman. (Elle sourit un instant.) Il faut connaître son client avant d'accepter une mission.

— Mais vous êtes remise maintenant ?

— Je vais bien. (Elle hésite un instant.) J'irais merveilleusement bien s'ils me laissaient tranquille.

— Qui ça ?

— Les « inconnus » qui se sont mis à me persécuter, dit-elle d'une voix mal assurée. J'ai l'impression qu'ils continueront jusqu'à ce qu'on

me renvoie chez les fous.

— Vraiment ? je demande d'une voix qui sonne creux.

— Je sais ce que vous pensez. (Elle hausse légèrement les épaules.) J'ai l'esprit encore un peu dérangé, c'est ça ?

— Si vous savez ce que je pense, vous avez certainement raison.

— J'ignore qui ils sont, et pourquoi ils font ça. J'ai désespérément besoin d'aide monsieur Holman.

— Et si je découvre qu'il s'agit d'un produit de votre imagination ?

— Je serai bien obligée de l'admettre. (Son sourire a quelque chose de forcé.) Mais, au moins, j'en aurai la certitude.

— Entendu. J'accepte.

— Je peux vous payer, dit-elle précipitamment. Il me reste encore de l'argent.

— Très bien. De quelle manière est ce qu'ils vous persécutent ?

— Je me suis installée dans un appartement il y a un mois, en sortant de la maison de santé. Mon mariage avec Dale est rompu et je ne lui en veux pas. Je voudrais reprendre ma place au cinéma, et ce sera très difficile. Mais il n'y a rien d'autre, vous comprenez ?

— Certainement, je réponds avec patience.

— Des voix chuchotent au téléphone. Deux lettres m'accusent d'innombrables activités sexuelles et de cruauté sadique.

— Vous avez conservé les lettres ?

— Non. (Elle secoue vivement la tête.) Je les ai brûlées. J'avais l'impression d'être souillée par leur présence.

— Ne brûlez pas la prochaine, je lui recommande.

— D'accord.

— Et les voix qui téléphonent ? Que disent-elles ?

— La même chose. Je ne suis pas suffisamment punie. Ce sont eux qui vont me punir.

— De quelle manière ?

Elle a un petit frisson.

— Je ne peux pas vous répéter les détails. Mais ils cherchent à me faire perdre la raison avant de me tuer.

— Autre chose ?

— La semaine dernière, en sortant, j'ai fermé la porte à clé derrière moi. Quand je suis rentrée, elle était ouverte. Le téléphone a sonné cinq minutes plus tard. La voix m'a annoncé qu'ils avaient voulu me

prouver qu'ils n'auraient aucun mal à s'emparer de moi le moment venu. J'ai fait poser deux autres verrous sur la porte, mais je ne suis pas plus tranquille.

— Et vous ne voyez pas qui pourrait vous en vouloir et pourquoi ?

— Non, répond-elle carrément.

— Tout ce que je sais de vous, c'est que vous étiez l'une des stars les plus célèbres, il y a deux ans. Puis le bruit a couru que vous aviez des ennuis, et le tournage de votre dernier film a été interrompu. Que s'est-il passé ?

— J'étais mariée avec Dale Forest. A l'époque de notre mariage, il était plus célèbre que moi. Puis la situation s'est inversée et Dale l'a mal accepté. Il a tout fait pour m'écraser. Au studio, j'étais une grande vedette, mais à la maison les rôles changeaient. Il s'acharnait à m'humilier constamment, et il y parvenait. Il m'insultait devant des amis. Ou bien il me plaçait dans une situation impossible en disant à des gens que j'avais raconté des horreurs à leur sujet quand ce n'était pas vrai.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas quitté et demandé le divorce ?

— C'est ce que j'aurais dû faire dès le début, dit-elle d'un ton calme et résigné. Mais je croyais l'aimer encore, ce qui était un peu puéril. Ensuite il s'est acharné à me détruire. J'ai perdu toute mon assurance. Je n'avais plus confiance en moi, et mon travail en a souffert. Puis, pour la première fois, un de mes films a fait un four, ce qui n'a rien arrangé. J'ai commencé à me droguer pour dégringoler de plus en plus vite. Et un beau jour, je me suis retrouvée en clinique.

— Grâce à Dale ?

— Non. Il a réussi à démolir ma carrière. C'était tout ce qu'il voulait. Je ne l'intéresse plus. Il a obtenu le divorce, il continue à travailler. Pour lui, la vie est belle.

— Quelqu'un, dans le métier, pourrait-il vous en vouloir ? Un homme qui aurait perdu sa fortune ou sa réputation en faisant ces deux derniers films avec vous ?

— Je ne le crois pas, dit-elle après cinq secondes de réflexion. Sam Aikman a été mon metteur en scène pour ces deux derniers films, et il est resté un ami. Il croit que je peux reprendre ma place et il est prêt à m'aider.

— Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où vous avez abandonné votre dernier film et celui où vous êtes entrée en clinique ?

— Six mois.

— Vous vous êtes droguée, et, pendant un certain temps, vous avez

pensé que la sexualité résoudre vos problèmes. Il pourrait s'agir d'un homme que vous avez rencontré à cette époque...

Vous voulez dire l'un des hommes avec qui j'ai couché ? (Elle a un sourire ironique.) Je vous l'ai déjà dit, monsieur Holman. Je ne m'en souviens même pas.

— Vous vous rappelez bien ces six mois ?

— C'est comme un brouillard au fond de ma tête. Le presse-citron de la maison de santé, le docteur Merrill, un chic type, dit que je ne peux pas m'en souvenir.

— Où étiez-vous ?

— On tournait à Londres. J'étais à bout de nerfs et je suis rentrée à Los Angeles. Mais Dale est revenu aussi pour se repaître de l'échec que je venais de subir. J'ai tenu le coup une semaine avant de le quitter. Je l'aurais tué, ou je me serais suicidée si j'étais restée. (Elle réfléchit un instant.) Mais je ne suis pas allée bien loin. J'ai passé quelque temps chez Myriam Byrnes, une amie. Elle a fait tout ce qu'elle pouvait, mais personne ne pouvait plus rien pour moi. Alors je suis repartie. Et tout ce qui s'est passé après, jusqu'au moment où je me suis retrouvée en clinique, tout est dans le brouillard. Et un brouillard peu ragoûtant. (Elle frissonne encore.) Il m'arrive de me réveiller en sueur. Je me souviens d'un homme. Jamais de son visage, ni de son nom. Nous sommes seuls dans une chambre sordide. Il souffle comme un taureau, et moi j'accomplis machinalement des gestes dépourvus de signification. (Elle a les traits tendus.) Je ne suis pas une femme convenable, monsieur Holman. Mais vous vous en êtes sans doute déjà rendu compte ?

— C'est peut-être à ce moment-là qu'il s'est passé quelque chose ?

— Vous parlez de plus en plus comme le docteur Merrill... Vous voulez dire que j'ai fait quelque chose d'encore plus abominable et que je refuse de me rappeler. (Elle a un petit rire.) Croyez-vous que je n'y ai pas pensé ?

Je lui répons :

— Je ne peux faire qu'une seule chose pour vous : étudier cette période de six mois. Il y a de bonnes chances que ce soit long, ennuyeux, coûteux, et ne donne aucun résultat.

— Tant que vous enquêterez, je parviendrai sans doute à ne pas perdre la tête, malgré les coups de fil et les lettres.

— C'est vous qui payez.

Elle me jauge.

— Vous êtes un salopard, monsieur Holman.

— Si vous aviez besoin de sympathie, vous retourneriez en clinique.

— Probablement. Combien voulez-vous ?

— Si je n'ai rien trouvé d'ici une semaine, c'est que je n'aboutirai jamais à rien. Attendons une semaine pour voir où nous en sommes, voulez-vous ?

— Vous êtes un salopard pas commode, mais confiant. Si je perds la boule entre temps, vous aurez travaillé pour rien.

Je lui adresse un large sourire.

— Je mise sur votre bonne santé, Miss Waring.

— Qu'allez-vous faire, au juste ?

— Indiquez-moi les adresses des gens dont vous m'avez parlé. Auriez-vous l'amabilité de me les écrire ?

— Très bien. (Elle hésite encore.) Vous irez voir Dale ?

— Je verrai tout le monde.

— Vous lui raconterez ce qui m'arrive actuellement ?

— Ça vous ennuie ?

Elle se mord la lèvre inférieure.

— Oui, mais il faut que vous fassiez votre travail, je suppose.

— Comme tout le monde, non ?

Elle s'assied et se met à écrire pendant que je vais regarder par la fenêtre. La vue n'a rien d'extraordinaire, mais je préfère ne pas regarder Amanda. Sa tension intérieure monte à une vitesse vertigineuse et je ne veux pas contribuer à l'accroître.

— Toutes les adresses sont là, dit-elle en me tendant une feuille de papier. A moins que quelqu'un ait déménagé depuis la dernière fois que je l'ai vu.

— Dans ce cas, on aura laissé une adresse où faire suivre le courrier. (Je glisse le feuillet dans mon portefeuille.) Si je découvre quelque chose d'intéressant, je vous préviendrai.

— Très bien.

Elle me scrute encore du regard de ses yeux bleus.

— Voulez-vous que je vous dise une chose, monsieur Holman ? Vous me décevez. Parce que vous êtes un détective célèbre, n'est-ce pas ?

— Pas tellement.

— Je vous imaginais très différemment. Avec une grosse bosse

rassurante sous le bras gauche. Vous me disiez que je n'avais plus rien à craindre dès l'instant où vous vous occupiez de moi. Ensuite vous me preniez dans vos bras et m'embrassiez brutalement – mais avec une certaine tendresse, évidemment. Puis vous m'emportiez dans la chambre à coucher.

Or, vous avez l'air de vous demander si je ne suis pas une employée de pharmacie atteinte de folie hallucinatoire.

— Le dialogue est classique, je réponds. Mais je crois que ce genre de films est démodé.

— Parce que cette perspective ne vous tente pas ? demande-t-elle d'une voix tendue. Marchandise avariée et ce genre de truc. Laissez-moi vous dire une chose, monsieur Holman. Le passé ne laisse pas de traces. Vous en voulez la preuve ?

Elle déboutonne prestement son chemisier et se retrouve torse nu. Sa peau brille comme de la soie et les pointes corail des seins haut placés ont l'air tout particulièrement vulnérables.

— J'enlève mon pantalon ? A moins que vous préféreriez me l'arracher, monsieur Holman.

— Au point où nous en sommes, vous pourriez m'appeler Rick.

Sa lèvre inférieure tremble un instant, puis elle se met à pleurer sans bruit. Les larmes coulent lentement sur son visage. Elle a l'air de la femme la plus solitaire de ce sacré univers. Puis elle se détourne lentement et renfile sa blouse. Je reste planté là, parce que je ne sais fichtrement pas quoi faire d'autre. Au bout d'un moment, elle se retourne tout en continuant à se reboutonner.

— Excusez-moi, Rick. Ne me demandez pas pourquoi j'ai fait ça. Je n'en sais rien.

— Aucune importance, n'y pensez plus.

— Réflexe conditionné. Dans le doute, je recours à la sexualité. Je me croyais guérie, mais c'est visiblement une erreur.

— Tout est de ma faute, je proteste. J'oublie toujours à quel point je suis irrésistible.

— Vous êtes vraiment un cas, dit-elle en faisant un effort pour sourire. Un type pas commode qui a le sens de l'humour.

CHAPITRE II

Sam Aikman a l'air de peser vingt-cinq kilos de trop et d'en être enchanté. Il frise la soixantaine, mais ça ne paraît pas inquiéter la blonde délicatement perchée sur son genou. Elle se contente de sourire de manière charmante, sans prendre garde à la main droite qui serre le haut de sa cuisse. Je me demande si je ne suis pas indiscret, me rends compte que c'est exact et décide de persister.

— Je suis en train de dicter, dit Aikman d'une voix de baryton rauque. N'est-ce pas, Henrietta ?

— Oh vous alors !

La blonde ricane gentiment et fait semblant de repousser la main qui serre sa cuisse.

— Je n'ai pas de saletés à cacher sous le tapis, dit Aikman. Pourquoi aurais-je besoin de vous, Holman ?

— Je voudrais vous parler d'Amanda Waring.

Sam resserre son étreinte sur la cuisse de la blonde, qui pousse un joli petit cri et lui adresse une moue de reproche. Aussitôt il lui prend la taille à deux mains et la met debout. Elle lisse sa minijupe, m'adresse un sourire vague et passe de l'autre côté du bureau. Il la regarde se déhancher exagérément jusqu'à ce que la porte se referme derrière elle, et pousse un faible soupir.

— Si vous la mettez dans tous ses états le matin, elle y reste toute la journée ? je demande.

— C'est drôle, tout le monde sait qu'il n'y a plus rien à faire à Hollywood. Sauf ces jolies jeunes blondes. Elles s'imaginent qu'il leur suffit de frayer avec un metteur en scène pour devenir immédiatement des vedettes internationales.

Il me regarde d'un air grave.

— Ce serait peut-être un devoir de les décourager.

Il gratte une bajoue noire d'un air songeur.

— Henrietta m'aide à passer le temps pendant que j'essaie de trouver un million de dollars. J'ai ma réputation personnelle, un scénario formidable, deux cents grands formats et une vedette. Tout

marche comme sur des roulettes. Mais quand je mentionne le nom de la vedette, personne ne veut plus entendre parler de rien.

— Amanda Waring ?

— Fichue, grogne-t-il. Si seulement quelqu'un avait descendu ce salaud de Dale Forest l'année dernière, il ne serait rien arrivé à Amanda.

— Elle croit pouvoir remonter la pente.

— Je le pense aussi. Mais nous ne sommes que deux à être de cet avis. Les types qui ont le fric me prennent pour un dingue.

— Quelqu'un cherche à lui mettre des bâtons dans les roues. Elle a reçu des lettres et des coups de téléphone de menaces.

— Forest, grommelle-t-il. Un malade mental. Allez donc le tuer, Holman. Le problème d'Amanda se trouvera réglé.

Je demande :

— Vous étiez le metteur en scène de son dernier film, celui qui est resté inachevé. Que s'est-il passé à Londres ?

— Elle a tout plaqué. A ce moment-là, ça n'avait plus grande importance. J'avais en boîte dix mille mètres de pellicule qui ne valaient pas un clou. Nous n'avions plus d'argent, et chercher à en obtenir davantage aurait été de l'escroquerie. Pas un distributeur n'en aurait voulu...

— Elle est venue rejoindre Dale à Los Angeles, dis-je. Au bout d'une semaine, elle ne pouvait plus le supporter et elle l'a quitté. Six mois plus tard, elle s'est retrouvée dans une maison de santé. L'avez-vous vue pendant cette période ?

— J'avais des problèmes personnels. J'ai tourné deux films coup sur coup pour éviter de me retrouver moi aussi dans le pétrin. Des films infects, mais du style Aikman qui rapporte gros. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui était arrivé à Amanda, jusqu'au jour où j'ai appris qu'elle était en clinique. Je suis allé la voir plusieurs fois.

— Et vous avez repris confiance dans son talent d'actrice ?

— Et aussi d'être humain. Contrairement à ce qu'on dit en général, Holman, je ne suis salaud qu'à quatre-vingt-dix pour cent.

— Je ne l'aurais jamais cru.

— C'est normal, probablement, grogne-t-il. Vous croyez ce que je vous ai dit de Dale Forest ?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai jamais rencontré.

— Vous voulez le rencontrer dans un environnement mondain ?

Aikman me jauge.

— Pour observer le comportement de l'animal dans son habitat naturel ?

— Pourquoi pas ?

— Je donnerai une petite soirée chez moi ce soir, dit-il. Il y a longtemps que ça ne m'est pas arrivé.

— Vous croyez qu'il viendra si vous l'invitez aussi tard ?

— Il viendra certainement, dit Aikman avec assurance. Il a hâte de connaître les projets que je fais au sujet de son ex-femme.

— Très bien, dis-je. A quelle heure ?

— Vers les neuf heures. N'amenez personne. J'ai toujours autour de moi plus de filles du genre d'Henrietta que je n'en puis satisfaire. Vous pourrez me donner un coup de main.

— Entendu et merci de me fournir l'occasion d'observer Forest.

— J'espère que vous le tuerez, dit-il d'un ton enjoué. C'est à peu près le seul moyen de mettre fin aux manigances de ce salaud !

Dans l'autre bureau, la blonde est occupée à se coiffer. Elle s'interrompt le temps de m'adresser un sourire charmant pendant que je gagne la porte. Sam Aikman a une existence éprouvante à mon avis. Je remonte en voiture pour aller à la clinique de Woodside bavarder gentiment avec le docteur Merrill. C'est peut-être une sale manière de gagner sa vie, mais au moins je rencontre du monde.

La clinique se trouve à une heure de route, dans la montagne où le smog est inconnu. Elle se compose d'un long bâtiment en rez-de-chaussée qui ressemble plutôt à une usine moderne de gadgets électroniques. Je gare ma voiture devant, et, par les portes grandes ouvertes, j'entre dans le hall. Deux sculptures abstraites ne parviennent pas à réchauffer l'atmosphère aseptique.

Au bureau de la réception, une infirmière blond-rosé porte une blouse amidonnée d'un blanc virginal. Ses traits expriment un ennui infini. Je décline mon nom et demande à voir le docteur Merrill. Elle étouffe à demi un bâillement. Je me demande un instant si j'arriverais à la frapper du doigt entre les deux yeux sans qu'elle s'en aperçoive.

— Le docteur Merrill vous attend, dit-elle en raccrochant le combiné. Suivez le couloir, la troisième porte à gauche.

— On ne l'a pas encore capturé ? je chuchote d'un ton confidentiel.

— Qui ? Le docteur Merrill ? demande la fille d'un ton sec.

— Sweeney, l'étrangleur qui s'est évadé hier soir. Il a tué deux gardiens, violé trois infirmières avant de sauter par la fenêtre. Je m'étonne que le docteur Merrill ne vous en ait pas parlé.

— Ç'aurait été un changement, dit-elle. Suivez le couloir, troisième porte à gauche, et prenez garde aux hommes munis de filets à papillon, monsieur Holman.

— Tous mes remerciements.

Je m'engage dans le couloir, trouve la troisième porte et frappe. Une voix me dit d'entrer, ce que je fais. Le bureau sobrement meublé est vaste. Des portes-fenêtres donnent sur une pelouse impeccable où des buissons-sentinelles se tiennent au garde à vous.

Le docteur Merrill doit avoir la quarantaine et dégage une aura d'assurance professionnelle.

Grand, taillé en athlète, il porte un complet sombre et discret. Les épais cheveux bruns grisonnent sur les tempes et les yeux marron foncé expriment la compréhension et la compassion. Il m'est profondément antipathique à première vue.

— Monsieur Holman ! dit-il d'une voix grave de baryton. Amanda Waring m'a téléphoné pour me parler de vous.

Il me serre la main avec fermeté, puis se laisse aller dans son fauteuil.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

— Merci, dis-je, et je m'installe avec raideur sur le siège des visiteurs.

— Vous êtes une sorte de détective privé, à ce que je comprends ? demande-t-il avec une condescendance marquée.

— Exact. Et vous êtes une sorte de presse-citron, à ce que je comprends ?

— J'ai appris mon métier au sein d'une tribu perdue d'indiens réducteurs de têtes.

— J'ai acheté mon équipement de détective grâce à une annonce. Tout fonctionne à merveille. Mais j'ai encore du mal à ouvrir les menottes. C'est ennuyeux pour ma mère. Elle est attachée à un conduit d'eau du sous-sol depuis une semaine.

— Je peux la réduire suffisamment pour qu'elle passe à travers les menottes, si vous voulez, dit-il.

— J'aurais peur que le chat la mange, dis-je tranquillement.

— J'ignore si les gens qui persécutent Amanda sont réels ou imaginaires, fait sèchement le médecin. Je ne puis donc vous être d'aucune utilité.

— Tout le monde me dit que ses problèmes ont commencé et pris fin avec Dale Forest, son ex-mari. Êtes-vous de cet avis ?

— Je ne suis jamais de l'avis de personne. C'est contraire à mon tempérament.

— Et elle a pratiquement tout oublié de ce qui s'est passé pendant six mois de son existence, je poursuis sans me laisser démonter. Pendant cette période, il y a eu beaucoup d'hommes qu'elle ne veut pas se rappeler non plus.

— Oui, acquiesce Merrill en hochant la tête d'un air compétent.

— Par conséquent, si tout ne se passe pas dans son imagination et qu'on la persécute vraiment, il y a beaucoup de chances pour que ce soit quelqu'un qu'elle a connu pendant ces six mois. S'il ne s'agit pas de Dale Forest...

— Oui, dit-il en hochant encore doctement la tête.

— Ne cherchez pas à me faire payer des honoraires pour cet entretien, docteur Merrill, dis-je d'un ton hargneux. Je reviendrais vous mettre la tête en bouillie.

— Si vous réussissez à la trouver. Je me presse très rapidement le citron.

— Merci, docteur Merrill, dis-je d'un ton las en me levant.

— Un instant.

Merrill sourit subitement et il a l'air presque humain.

— Vous venez d'énoncer des affirmations sans me laisser placer un mot, Holman.

— Vous avez quelque chose à ajouter ?

— Peut-être. Asseyez-vous.

Il reprend son air sérieux en attendant que je me rassoie.

— Je vous écoute, dis-je.

— Forest est indubitablement un égocentrique. Peut-être souffre-t-il même d'une légère paranoïa. Et il a démolì Amanda parce qu'elle a toujours été plus célèbre que lui. Il cherche peut-être à l'empêcher définitivement de refaire surface. Je l'ignore et ce n'est pas mon rayon. Ce serait plutôt à vous de le découvrir, je suppose.

— Mais vous ne le croyez pas ?

— Chez les paranoïaques, tout est possible. Néanmoins, j'en doute.

— Vous ne pensez pas qu'Amanda imagine tout ce qu'elle raconte ?

— Si je n'avais pas cru qu'elle avait une bonne chance de reprendre une vie normale, je ne l'aurais pas laissé sortir d'ici. Personne ne peut garantir qu'un malade est totalement guéri. Je suis obligé d'admettre qu'Amanda a pu avoir une rechute. Je n'en ai jamais

constaté d'aussi rapide. Mais il arrive à tous les psychiatres de se tromper.

— Vous n'êtes pas certain qu'il s'agisse d'une rechute ?

Il hoche précipitamment la tête.

— Absolument pas.

— Nous en arrivons donc à la troisième hypothèse : un événement survenu au cours de ce trou de six mois.

— Je n'ai jamais réussi à savoir exactement ce qu'il s'était passé. Comme vous l'avez observé, elle conserve le souvenir d'hommes beaucoup trop nombreux et d'endroits sordides. Il a déjà été très difficile d'obtenir qu'elle s'en souvienne. S'il existe quelque chose d'autre, elle le garde au plus profond de sa mémoire et je n'ai pas réussi à le déceler.

— Rien ? je demande d'un ton glacial. Pas un nom, pas un lieu ?

— Rien. Forest est à l'origine de tout. La suite n'a été qu'un effet.

— Cette remarque doit être fichtrement profonde, parce que je ne comprends absolument pas ce qu'elle signifie.

— Mon premier objectif était de la guérir, explique patiemment Merrill. Pour y parvenir il fallait d'abord qu'elle accepte sa vie avec Forest. Ce qu'elle a fait par la suite n'avait qu'une importance secondaire, n'était qu'une réaction contre l'impossibilité de vivre avec Forest.

Il se gratte lentement la joue.

— Tout au moins, c'est ainsi que j'ai vu les choses à l'époque.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez m'être d'aucune aide ?

— Désolé, mais je ne le crois vraiment pas. Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Essayer de savoir ce qui s'est passé pendant les six mois qui ont précédé son arrivée ici. Je commencerai probablement par Forest.

— Je ne l'ai jamais rencontré, dit Merrill d'un ton songeur. Mais j' imagine qu'il est prompt à jouer de la gâchette, Holman. Si vous essayez de le coincer, regardez bien ce qui se passe derrière vous.

— Merci, docteur. Vous ne m'avez rien appris, mais je suppose que vous venez de faire un effort.

— Je vais vous communiquer une autre idée avant de vous souhaiter bonne route, dit-il doucement. Amanda Waring est une femme extrêmement complexe. Il est possible qu'elle ait inventé de toutes pièces cette histoire d'inconnus qui la persécutent pour des raisons personnelles.

— Vous êtes un presse-citron étonnant, je reconnais en me levant. J'ai l'impression d'avoir la tête grosse comme un petit pois, et vous n'avez pourtant même pas essayé de m'hypnotiser !

Je sors du bureau et arrive dans le hall. La blonde rosée me bigle d'un air d'ennui et bâille délicatement. Je me sens subitement oppressé par le calme qui règne partout et me demande s'ils enferment les malades à clé dans des cellules capitonnées toute la journée. A cette perspective, je me dirige précipitamment vers la sortie.

L'après-midi est déjà bien avancé quand j'arrive à Los Angeles et range ma voiture devant le minable duplex où loge Marian Byrnes. Une brise légère agite les feuilles d'un jacaranda poussiéreux et une vague senteur marine flotte dans l'air. Je grimpe l'escalier de bois extérieur, ravagé par le temps et apparemment résigné à son sort, puis je sonne. Une demi-minute plus tard, la porte s'ouvre de quelques centimètres, retenue par une chaîne de sécurité, et je ne vois rien.

— Qui diable est là ? demande une voix à l'intérieur.

— Rick Holman, je réponds. Amanda Waring m'a dit de venir vous voir.

— Elle m'a téléphoné pour me parler de vous. (La voix est hésitante.) Vous êtes son dernier espoir ou je ne sais quoi ?

La chaîne est dégagée et la porte s'ouvre toute grande devant une brune dont les grands yeux gris vert me regardent avec méfiance. Les cheveux séparés par une raie au milieu tombent en boucles sur ses épaules. La peau satinée est tendue sur les pommettes, la bouche généreuse et sensuelle. Elle est grande et elle exhibe cette fascinante opulence de poitrine qui sied aux grandes femmes. Le chemisier moulant souligne les seins volumineux et le pantalon collant à la peau met en valeur l'étroitesse des hanches. C'est la personnification sud-américaine de la Walkyrie. J'attends que l'orage éclate.

— Après tout, entrez, dit-elle sans enthousiasme.

Derrière elle, je traverse le minuscule vestibule et entre dans le living. Le mobilier a un air provisoire. J'ai l'impression qu'en attendant assez longtemps je verrai arriver le car d'Albuquerque.

— Voulez-vous savoir quelque chose, Holman ?

Elle se tourne vers moi et serre les bras sous sa poitrine.

— J'ai mes problèmes personnels.

— Qui n'en a pas ?

— Mais vous êtes une sorte de détective privé, payé pour vous occuper des problèmes des autres, fait-elle d'un ton impatient. Par conséquent, soyez bref, voulez-vous ? Parce que personne ne me paie,

moi.

— Compris. Quand Amanda Waring a quitté Dale Forest, elle est venue passer quelque temps chez vous, exact ?

— Deux semaines. Qui m'ont paru durer plus de six mois.

— Après quoi elle est repartie ?

— Mais pas seule. (Les traits de la Fille se durcissent.) La garce !

— Oh ! fais-je judicieusement.

— Elle a emmené mon petit ami, poursuivit-elle. Quel culot ! Une fille qui implorait ma pitié et se gavait de barbituriques ! Un beau matin, elle lève le pied et Chuck avec.

— Chuck ?

— Chuck Adams, cette ordure ! Il me jurait un amour éternel et pendant que je faisais les courses, il se tapait ma meilleure amie, cette salope.

— Vous ne savez pas où ils sont allés ?

— Au diable, j'espère.

— Où puis-je trouver Chuck ?

— Dans la première bouche d'égout, ça ne m'étonnerait pas.

Elle sourit lentement.

— Je ne vous suis pas bien utile, non ?

— En effet, je reconnais.

— Ils sont partis comme ça. Sans laisser un mot d'adieu, ni l'un ni l'autre. J'ai été malheureuse, humiliée. Je voulais les tuer tous les deux. Et puis j'ai repris le dessus. Beaucoup plus tard, j'ai appris qu'Amanda était dans une clinique et j'ai eu pitié d'elle. Je lui ai généreusement pardonné. Et je me suis dit que Chuck était sans doute plus coupable qu'elle. Amanda frisait la dépression nerveuse quand elle est arrivée chez moi, je ne pouvais pas la rendre responsable de ce qui s'était passé. Je n'ai jamais cherché à savoir où ils étaient allés. Quand j'ai vu Amanda à la clinique, elle ne m'a pas dit un mot de Chuck. Moi non plus. A l'époque, il ne m'intéressait plus.

— Vous avez une adresse de Chuck ? je demande. Celle de l'endroit où il vivait avant de partir avec Amanda Waring, par exemple ?

— Oui. Mais ça ne vous servira à rien. J'y suis allée le lendemain de son départ. Il avait payé son loyer et emporté toutes ses affaires. Sans laisser d'adresse où faire suivre son courrier.

— Vous ne l'avez jamais revu ?

— Non.

Sa figure s'illumine d'un sourire.

— J'aimerais bien le revoir. Une fois seulement. Pendant son sommeil et avec une lame de rasoir en main. S'il y a un salaud qui mérite d'être châtré, c'est bien Chuck.

CHAPITRE III

La maison de Sam Aikman se trouve à Bel Air. Je gare ma décapotable devant, en compagnie d'une demi-douzaine d'autres voitures. Elle est construite dans le style ranch et je me demande un instant ce qu'en penserait Billy the Kid s'il descendait un jour de ses grands chemins. Les rideaux de toutes les fenêtres sont tirés, et la maison est silencieuse comme la tombe d'un maharadjah. Je monte jusqu'à la porte d'entrée, sonne et attends.

La porte s'ouvre, et je me trouve en présence de mon rêve en chair et en os. Ses cheveux noirs et brillants coupés très court lui enserrant la tête d'une sorte de casque. Les grands yeux noirs ont l'air de fondre de compassion et la grande bouche frémit de sympathie. Elle est vêtue en prévision d'un long été torride et ne porte qu'un cache-sexe de velours noir. Les seins sont petits, mais bien ronds. Est-ce la climatisation qui en fait dresser les pointes ?

— Salut.

La bouche remue encore.

— Je m'appelle Harriet.

— Et moi, Rick Holman, dis-je d'une voix subitement rauque.

— Vous voulez vous déshabiller ? demande gaiement la fille.

— Non. J'aurais l'air idiot en cache-sexe.

— Vous auriez peut-être un problème, pas de doute.

Elle ricane subitement tandis que sa main droite caresse négligemment mes parties intimes.

— Il faudrait être sûr que le tissu est en nylon élastique. Autrement vous risqueriez un accident désagréable, non ?

— Exact, je gargouille.

— Sam est dans le living, dit-elle. Vous voulez le saluer ou faire l'amour avant ?

— Je vais saluer Sam, dis-je prudemment. Après, ça ferait douche froide.

— D'accord. (Elle hausse négligemment les épaules.) C'est uniquement parce que, si nous ne sommes pas gentilles avec ses amis,

Sam ne nous invite plus à ses soirées. Et ça nous prive de contacts intéressants.

— La vie est une chiennerie pour tout le monde, dis-je avec calme.

— Ça m'est égal de faire l'amour.

Elle pivote sur place et traverse l'immense vestibule. Son derrière bien galbé est une symphonie, vivante, coupée en deux par le lacet tendu du cache-sexe. Je me demande par quelle aberration j'ai préféré commencer par saluer Sam Aikman.

Le living, immense, est richement décoré. De lourds rideaux rouges l'isolent du monde extérieur et les gros coussins de velours rouge qui jonchent le sol sont une invitation muette à l'orgie. Le maître est vautré dans un énorme fauteuil, un verre dans une main et une partie vitale de l'anatomie de Henrietta dans l'autre. La main de Sam m'empêche de voir si elle porte un cache-sexe, mais elle n'a sûrement rien de plus sur le dos. Une autre fille se tient devant le bar, à l'extrémité de la pièce. Ses cheveux bruns et raides tombent sur ses épaules et elle porte un cache-sexe rouge. Contrairement aux autres filles, elle est petite et rondouillarde. Ses seins volumineux ballottent au moindre mouvement, à sa vue, Rubens aurait couru chercher ses pinceaux.

— Il n'est pas encore arrivé, dit Sam. Vous prenez un verre ?

— Merci, dis-je. Du bourbon sur des glaçons.

— Hildegarde, fait Sam, apporte un bourbon sur des glaçons à M. Holman.

— Très bien.

La petite brune passe derrière le bar et me prépare un verre.

— Vous avez fait la connaissance d'Harriet, dit Aikman. Vous connaissez déjà Henrietta.

— Salut.

La blonde m'adresse un charmant sourire.

— Une petite soirée, dit Sam. Nous ne serons que six quand ce salaud de Forest sera arrivé. Vous pourrez donc vous entretenir avec lui, boire et faire l'amour dans l'ordre qui vous plaira. D'accord ?

— Très élégant, Sam, dis-je. Vous avez vraiment un style de vie unique.

— Un jour, j'ai failli me marier, dit-il. Peut-on imaginer ça ?

La fille brune traverse la pièce pour m'apporter mon verre et c'est un spectacle époustouflant. Je la remercie et j'ai subitement la gorge sèche. Elle m'adresse un petit sourire et retourne au bar.

— Vous avez des goûts particuliers, Holman ? demande Sam. Hildegarde se fera un plaisir de coopérer, n'est-ce pas ?

— Certainement, dit la brune qui pose ensuite un coude sur le bar. A condition que les coups ne laissent pas de trace.

— Harriet aussi aime ça, poursuit Sam comme s'il s'agissait d'un catalogue de vente par correspondance. La seule chose qui l'ennuie, c'est que le type finisse par ne plus pouvoir faire l'amour.

— Et moi ? demande la blonde en lui souriant gentiment.

On sonne à la porte. Harriet va ouvrir.

— Ce doit être Forest, grogne Sam.

— Et moi ? insiste la blonde.

— Très bien. (Sam hausse ses lourdes épaules.) Fais-nous une démonstration.

Le sourire de la blonde se durcit légèrement.

— Maintenant ? chuchote-t-elle.

— Parfaitement, grogne Sam.

Elle se met à genoux par terre devant lui, son visage vire au rouge grisâtre.

— Oublie ça pour l'instant, Henrietta, dit-il. (Puis, me regardant :) C'est sa spécialité, Holman. Elle est toujours instantanément disponible.

Harriet revient, suivie de Dale Forest, et j'apprécie la diversion. Forest doit mesurer quelques centimètres de plus que mon mètre quatre-vingts, il a la carrure d'un joueur de rugby professionnel. Il a une épaisse tignasse, des cheveux roux flamboyant et la moustache de même couleur, une grande bouche avec une lèvre supérieure mince. Les dents sont d'un blanc éclatant. Mais les yeux sont en contradiction avec le large sourire. Couleur noisette, tachetés, ils ont l'air plus froids que l'Atlantique en janvier. Forest considère les deux autres filles d'un air approbateur. Son sourire s'épanouit. Il saisit brusquement une fesse d'Harriet et la serre jusqu'à ce qu'elle braille de douleur.

— Si toutes vos soirées sont dans le même style, elles ne manquent pas de classe, remarque Forest d'une voix de baryton puissant.

— Vous prenez un verre ? demande Sam.

— Vous savez que je ne bois jamais, répond Forest agacé. J'ai tout ce qu'il me faut au creux de la main.

Il serre encore la fesse d'Harriet qui émet un cri poli.

— Je vous présente Rick Holman, dit Sam. Il désirait vous rencontrer.

Les yeux noisette mouchetés me regardent sans m'accorder le moindre intérêt, puis se détournent :

— Eh bien, maintenant, vous m'avez rencontré, dit Forest.

— Rick voulait vous parler d'Amanda Waring, avance prudemment Sam.

— Elle est morte, déclare Forest. Il y a près de six mois. A l'instant où elle m'a quitté.

— Quelqu'un cherche à terroriser son squelette par des lettres de menaces et des coups de téléphone anonymes, dis-je.

— C'est tout ce qu'il y a de neuf ?

Il hausse les épaules d'un air agacé.

— J'ai pensé que ça pouvait être vous, dis-je aimablement. Vous êtes paranoïaque à ce qu'on me dit, non ?

Il lâche la fesse d'Harriet et se frotte vigoureusement les mains.

— Un drôle de mec, ce type, dit-il doucement à Sam. C'est pour moi que vous l'avez fait venir ?

— Il désirait vous rencontrer, répond Sam. Tout ce qui touche à Amanda m'intéresse, vous le savez.

— Le célèbre sculpteur de la pellicule ! raille Forest. Il ramasse un morceau d'argile cassé, pour recréer une vedette !

— J'en suis capable, dit Sam avec une certaine douceur. A condition qu'on la laisse tranquille. Que personne n'intervienne.

— Vous êtes fou ! s'écrie Forest, méprisant.

— Absolument pas. (Sam me désigne de l'index.) Et Holman non plus n'est pas fou. (Son index se pointe sur Forest :) Quant à vous, je n'en suis pas certain.

— C'est un coup monté, hein, Sam ? demande doucement Forest. Vous m'invitez à venir ici en compagnie de quelques filles à poil pour détendre l'atmosphère. Et votre gros bras de Holman va me tabasser ?

— Holman travaille pour Amanda, dit Sam à mi-voix. L'idée vient de lui. Il voulait vous rencontrer.

— Il ne me paraît pas tellement costaud. (Forest sourit encore et se frotte les mains plus vigoureusement.) Je ne peux vous dire qu'une seule chose, Sam. Si votre salon est éclaboussé de sang, ne vous en prenez qu'à vous.

Il cherche la bagarre et je me rends compte à regret que rien de ce que je pourrai dire ne le calmera. Alors je lui décoche un bon coup de pied, un peu en dessous du genou gauche. Ses idées se concentrent immédiatement. Il pousse un gémissement étouffé et sautille sur un

pied tout en massant éperdument son tibia endommagé. Je pivote, et le tranchant de ma main s'abat sur sa gorge. Il tombe à la renverse, remue bras et jambes un moment, puis se met à genoux. Je dois reconnaître une chose : il est résistant. D'un coup de genou au front, je le renvoie s'aplatir par terre. Cette fois, il y reste.

Personne ne souffle mot. Les trois filles me regardent, bouche bée. L'expression de Sam ne change pas.

— Je me suis rappelé qu'il était vedette de cinéma, dis-je, sur la défensive. Je ne lui ai pas abîmé le portrait, hein !

— Exact, grogne Sam. Vous avez bien failli le tuer, mais vous ne lui avez pas abîmé le portrait.

— Ce type a de la ressource. Il survivra, dis-je.

— Je l'aiderai à oublier ses malheurs, fait doucement Hildegarde, toujours debout à côté du bar. En sortant de mes bras, il sera persuadé que la râclée n'était qu'un prélude à l'extase.

— Merci pour cette charmante et trop brève soirée, Sam, dis-je. Je dois me retirer. Forest n'aura probablement pas envie de parler quand il reviendra au monde des vivants.

— Il vous parlera bientôt, observe Sam. Dale n'est pas homme à se contenter d'oublier une faveur. Après ce que vous venez de lui faire, tant qu'il n'aura pas eu sa revanche, vous serez le premier de ses soucis. Marchez bien droit, Holman, et surveillez votre ombre. La nuit surtout.

— Merci pour tout, Sam, dis-je. C'est lui qui a cherché la bagarre, mais vous l'y avez aidé.

— C'était le seul moyen. Forest insulte tout le monde parce qu'il a peur que les autres le fassent avant lui. Mais il s'intéressera tellement à vous désormais que ça pourra vous servir, Holman. (Il a un sourire las.) A condition qu'il ne commence pas pour vous tuer.

Hildegarde abandonne le bar pour rejoindre Forest toujours allongé par terre. Puis elle se met à genoux, son gros derrière appuyé sur ses talons, et soulève la tête de Forest. Quand elle l'a confortablement installée entre ses deux seins, elle se met à chantonner et à lui caresser le front. Pour changer d'horizon, je regarde Sam et remarque que sa main a repris sa place entre les jambes d'Henrietta. Elle lui sourit adorablement tout en agitant les cuisses pour bien enserrer la main prisonnière. Il me paraît inutile de prendre congé et je sors.

Harriet m'attend dans le vestibule, à côté de la porte.

Elle sourit d'un air rêveur quand je m'approche.

— Vous avez été formidable.

— J'ai un peu triché, je réponds. C'est le meilleur moyen pour gagner. Frapper l'adversaire avant qu'il ait fini de se décider.

— Formidable, soupire-t-elle. Tout s'est passé si vite que vous n'avez certainement pas perdu vos forces. Vous avez tout bonnement projeté ces merveilleux corpuscules rouges dans votre corps splendide. Vous savez de quoi vous avez besoin maintenant ?

Elle inspire profondément, prend un sein dans chaque main et le soulève un peu, pour que les pointes tendues se dirigent vers moi telles des flèches empoisonnées.

— De moi, ajoute-t-elle doucement. J'enfile provisoirement quelques vêtements et nous allons chez vous, d'accord ?

— Non, dis-je. Mais merci quand même.

— Vous ne dites pas ce que vous pensez, fait-elle.

— Je ne pense pas du tout en ce moment, je réponds, épuisé.

Elle arrache son cache-sexe avec une rapidité époustouflante. Le triangle qui lui sépare les cuisses n'est plus fait de velours noir, mais de bouclettes humides qui recouvrent un mont de Vénus marqué.

— Il faut que vous ayez perdu la tête, dit-elle, stupéfaite.

— Peut-être.

Je passe devant elle, sors et claque la porte derrière moi. J'ai encore le cerveau tout engourdi quand je monte en voiture et mets le moteur en marche. Pourquoi diable avoir laissé filer une proposition pareille ? C'est la question que je me pose pendant que je vire brutalement sur place avant de me lancer sur la chaussée. La seule explication que je trouve, six rues plus loin, c'est qu'en acceptant je me serais abaissé au niveau de Sam et de Dale Forest. L'explication me paraît idiote sur le moment et plus j'y pense, plus je la trouve stupide.

Il est autour de dix heures et demie quand je sonne à la porte de l'appartement d'Amanda Waring. Je sonne trois fois avant que la porte s'ouvre de quelques centimètres et qu'une voix demande craintivement :

— Qui est là ?

— Rick Holman.

La chaîne grince, la porte s'ouvre et j'entre dans l'appartement. Amanda a les traits tirés, le teint gris. Les yeux bleu saphir sont emplis de terreur. Elle porte une robe de soie imprimée de couleurs voyantes qui moule son corps splendide, visiblement nu.

— Comme je suis contente que vous soyez venu ! fait-elle,

haletante. Je vous ai appelé chez vous, mais vous n'avez pas répondu.

— Qu'est-il arrivé ?

— Ils ont recommencé. Les coups de téléphone. Cette horrible voix qui chuchote... (Elle frissonne.) Donnez-moi quelque chose à boire, s'il vous plaît.

Je vais au bar et nous sers un verre à chacun. Quand je lui tends le sien, Amanda est assise toute raide au bord du fauteuil. Je m'installe en face et la regarde lamper en une gorgée le contenu de son verre.

— Qu'a dit la voix ? je demande.

— Des choses affreuses, murmure-t-elle. Des choses abominables et cauchemardesques. Ce n'est pas vrai ! Ça ne peut pas être vrai.

Je demande avec patience :

— Quel genre de choses ?

— Je ne m'en souviens pas. (Elle secoue violemment la tête.) Je ne m'en souviendrai pas parce que ce n'est pas vrai.

Elle avale une gorgée.

— J'ai raccroché. Mais ils ont rappelé et j'ai laissé le téléphone sonner, sonner...

La phrase s'achève dans le silence.

Tout à coup, le téléphone sonne et Amanda renverse le reste de son verre sur ses genoux.

— Répondez, je lui suggère.

— Non. (Elle secoue vigoureusement la tête.) Non. Je refuse d'entendre ces mensonges abominables et...

— Très bien, dis-je. J'écouterai à votre place.

Je me lève, m'approche de la petite table et soulève le combiné.

— Tu sais que tu ne peux pas oublier, Amanda, chuchote à mon oreille une voix asexuée. Les six longs mois pendant lesquels ces choses abominables sont arrivées. Si tu ne te rappelles pas leurs visages, tu n'as sûrement pas oublié leurs noms. Chuck Adams, tu t'en souviens, Amanda ? Tu te rappelles ce qui est arrivé à ce vieux Chuck ? Et ce cher Cari ? et Cassie ? et Otto ? Faut-il oublier à tout jamais les vieux amis, Amanda ? Leurs noms ne te rappellent-ils pas les bons moments que tu as passés avec eux à Venice et à Malibu Beach ? Et Las Vegas ? Tu ne peux pas avoir oublié Las Vegas et les heures inoubliables que nous y avons tous passées ensemble ? Seulement, Chuck n'était plus avec toi, c'est ça ? Et il est arrivé quelque chose de bizarre à Cassie en route. Mais c'est assez pour ce soir, Amanda chérie. Va te coucher pour revivre ces jours merveilleux

dans tes cauchemars. Demain, je te rappellerai d'autres vieux souvenirs. Si toutefois... (la voix s'interrompt une longue seconde.) Tu n'es pas redevenue folle à lier et internée dans la clinique où tu devrais être.

Un déclic m'apprend qu'on a raccroché. Je replace le combiné sur son berceau et m'aperçois qu'Amanda me regarde d'un air féroce.

— Qu'ont-ils dit ? demande-t-elle durement. Vous les avez crus, évidemment !

— Des noms, je réponds. Des noms de personnes et de lieux.

— Lesquels ?

— Chuck Adams pour commencer.

— Le petit ami de Marian. (Elle fait la moue.) J'ai mal agi à l'égard de Marian parce que je l'ai emmené en partant. Mais il me fallait quelqu'un !

— Évidemment, je réponds d'un ton que j'espère apaisant. Où êtes-vous allés ?

— Je ne m'en souviens pas, fait-elle d'une voix morne. Nous avons passé une semaine à l'hôtel avant que je me trouve à court d'argent. Après, nous sommes allés dans un endroit minable. Il m'a laissé tomber, je crois. (Elle hausse les épaules.) Ou bien c'est moi qui l'ai plaqué. Il y a si longtemps que je ne m'en souviens pas.

— Cet endroit minable, je lui souffle, c'était Venice ?

— Pour moi, toute la Californie, c'est du pareil au même. (Ses lèvres frémissent.) C'est marrant, ce que j'ai dit ?

— Cari, Cassie, Otto. Ces noms vous rappellent quelque chose ?

— On dirait une mauvaise bande dessinée. Non, c'est la première fois que je les entends.

— Vous devez sûrement vous rappeler quelque chose de ce qui s'est passé pendant ces six mois, je grince.

— Je vous l'ai déjà dit, murmure Amanda. Tout est brouillé dans ma mémoire.

— Vous vous rappelez bien quelque chose ! N'importe quoi, Cari, Cassie, Otto. Venice, Malibu Beach, Las Vegas. L'un de ces noms doit vous dire quelque chose !

— Je portais une perruque noire et de grosses lunettes de soleil pour ne pas être reconnue, répond-elle lentement. Ils ne voulaient pas aller dans les casinos de la ville, sous prétexte que ce ne serait pas amusant. Alors ils jouaient au vingt-et-un et je servais d'enjeu. Le vainqueur était une femme. Une femme abominable.

Les larmes se remettent à couler sur ses joues et elle se cache la figure dans les mains.

— Cassie ! c'était elle ?

— Je ne m'en souviens pas, aboie-t-elle. Laissez-moi tranquille, Holman. Fichez le camp avant que je perde encore une fois la tête.

— Très bien. Vous devriez peut-être revoir le docteur Merrill, non ?

— Non ! ça voudrait dire que j'ai recommencé à perdre la raison.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ? Je demande éperdument.

— Disparaissez ! Fichez-moi la paix.

Je m'en vais et, au moment où je referme la porte derrière moi, j'entends le téléphone se remettre à sonner.

CHAPITRE IV

Je regagne ma bicoque hypothéquée de Beverly Hills parce que je ne sais pas quoi faire d'autre. Essayer de tirer des informations cohérentes d'Amanda Waring revient à plonger le bras dans une cuve de boue liquide. Il est près de dix heures et demie quand j'arrive chez moi et je n'ai pas d'autre perspective que celle de me coucher de bonne heure. Je me sers un dernier verre, m'installe sur le divan pour le siroter, et la sonnerie de la porte d'entrée retentit.

Sur la véranda je trouve Maria Byrnes vêtue du même chemisier de soie et du même pantalon moulants que cet après-midi.

— J'avais le cafard, dit-elle. Maintenant c'est fini et ça m'inquiète.

— Moi aussi, j'ai eu le cafard jusqu'au moment où vous avez sonné. Entrez, je vous sers un verre.

On arrive dans le living et elle s'installe dans un fauteuil pendant que je lui sers à boire.

— J'ai l'impression que vous portez la poisse aux gens, Holman, dit-elle quand je lui ai donné son verre. Je ne pensais plus à Chuck Adams depuis des mois quand vous vous êtes pointé chez moi. Et maintenant, cet ignoble salaud vient me casser les pieds.

— Vraiment ? je demande finement.

— J'ai reçu un coup de fil, il y a une demi-heure. Un type qui prétendait être Chuck Adams.

— Ce n'était pas lui ?

— Il n'avait pas la voix de Chuck. Je me doute bien qu'il a pas mal changé. Mais je ne pensais pas que sa voix changerait aussi.

— Que voulait-il ?

— Savoir où il pourrait joindre Amanda, et j'ai répondu que je l'ignorais. Ensuite, il m'a proposé de passer boire un verre en souvenir d'autrefois et je l'ai envoyé aux pelotes. Alors il est devenu mauvais, disant qu'il pouvait être gentil ou méchant. J'ai menti et répondu que je passais la soirée avec quelqu'un qui pouvait être beaucoup plus méchant que lui. Il m'a rétorqué qu'il viendrait me voir demain matin vers onze heures, et que je m'arrange pour que le quelqu'un en question soit parti si je ne voulais pas avoir d'histoires graves. (Elle

hausse les épaules.) Il a raccroché. Mais j'ai eu peur qu'il ne me croie pas seule et passe s'en assurer. Alors je suis venue vous voir parce que je n'ai trouvé personne d'autre chez qui me réfugier.

— Vous avez entendu parler d'une certaine Cassie ? je lui demande.

Elle secoue la tête.

— Aucun souvenir.

— Et deux types dénommés Cari et Otto ?

— Pas davantage. Pourquoi ?

— Quelqu'un a donné un coup de téléphone anonyme à Amanda Waring et j'ai pris la communication. On a cité ces noms ainsi que celui de Chuck Adams.

— Ça ne me dit absolument rien. Je vous répète que je ne pensais pas à Chuck depuis des mois quand vous êtes venu me voir. Et maintenant, voilà ce type qui m'appelle en se faisant passer pour Chuck. Il doit y avoir un rapport, non ?

— Mais lequel, je l'ignore, dis-je, ce qui est exact.

On resonance à la porte et Marian sursaute.

— Qui est-ce ?

— Il faut que j'ouvre pour le savoir, je réponds. Mon troisième œil fonctionne mal, ces temps-ci.

Je vais ouvrir la porte du vestibule. Dale Forest se tient sur la véranda un sourire tendu aux lèvres. Il braque un pistolet sur mon ventre. Ses yeux mouchetés expriment une haine non déguisée et j'éprouve immédiatement une brusque sensation désagréable au creux de l'estomac.

— Vous m'avez agressé, dit-il tranquillement. Espèce de fumier ! Vous m'avez agressé pendant que je tournais la tête.

— Exact, dis-je.

— Je n'ai pas l'intention de vous descendre sur votre véranda. Vous avez sans doute des voisins curieux. Entrons.

Nous revenons dans le living, le canon du revolver appuyé au creux de mon dos. Marian Byrnes écarquille les yeux quand elle nous voit arriver ensemble. Le canon du revolver cesse de me presser le dos au moment où Forest s'immobilise subitement.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez du monde, Holman ! fait-il d'un ton sec.

— Vous ne me l'avez pas demandé. Un verre ?

— Je ne bois pas. Passez derrière le bar et arrangez-vous pour que vos mains soient toujours visibles.

Je m'exécute et Marian pousse un petit gémissement en voyant le revolver. Forest la dévisage pendant un moment qui me paraît sacrément long, puis il sourit.

— Le nom m'échappe, dit-il. Mais je reconnais les nichons ! Vous êtes l'amie d'Amanda. C'est chez vous qu'elle est allée après m'avoir quitté ?

— Je suis Marian Byrnes, dit la fille d'une voix tendue.

— Et vous aviez un petit ami. Comment s'appelait-il donc ?

— Chuck Adams. (Marian se passe lentement la langue sur les lèvres.) Si vous rengainiez cette arme, monsieur Forest ?

— Je ne sais pas encore si je vais tuer Holman. J'ai entendu dire qu'Amanda avait levé le pied avec votre ami Chuck Adams. C'est exact ?

— Mais il est revenu à Los Angeles, dis-je. Il a appelé Marian Byrnes ce soir. Elle a trouvé que sa voix avait changé. Le reste aussi peut-être ?

— Qui vous interroge ? aboie-t-il.

— Nous avons jugé que le retour de Chuck était une curieuse coïncidence, je continue. Je me demande s'il a ramené Cari, Otto et Cassie avec lui ?

Les traits de Forest se figent et, pendant une atroce seconde, j'ai l'impression qu'il va presser la détente du revolver toujours braqué sur moi.

— Vous êtes malin, Holman, dit-il sèchement. Vous avez failli me faire marcher un instant. (Il regarde la fille.) Vous allez voir Adams ?

— Nous devons nous rencontrer demain vers les onze heures.

— Dites-lui de m'appeler, fait durement Forest. Dites-lui que c'est très urgent et que j'attends son coup de fil.

— Entendu, murmure Marian.

Il s'approche du bar et se plante en face de moi.

— J'ai changé d'avis, dit-il. Je prendrai quelque chose. Dans un grand verre.

Je pose un verre devant lui et souhaite ardemment que Billy the Kid descende de ses grands chemins pour lui expédier une décharge entre les omoplates.

— Cognac, dit-il.

Je trouve la bouteille et verse une rasade.

— Maintenant, de la vodka, dit-il. Ensuite du bourbon, et après du whisky.

S'il a perdu la tête, ça le regarde, je songe en le servant. Quand le verre est plein à ras bords, je le pousse prudemment vers lui. Il le prend de sa main libre, me regarde un instant en ricanant et m'en balance le contenu à la figure. L'alcool me brûle les yeux et je me les essuie éperdument en réprimant une furieuse envie de brailler. Je l'entends rire, puis le ciel me tombe sur la tête.

Quand j'ouvre les yeux, mon regard plonge dans deux yeux gris-vert très écartés, inquiète.

— Ça va ? demande, anxieusement, Marian Byrnes.

— On ne peut mieux, je réponds au moment où une vague de souffrance me fait grincer des dents. Que s'est-il passé ?

— Il vous a frappé au front avec son revolver après vous avoir lancé le contenu de son verre à la figure. L'ignoble salaud !

— Où est-il ?

— Parti. En me chargeant de vous dire que si vous le tabassiez encore une fois, il vous tuerait. Et il ne plaisantait pas.

Je m'assieds lentement, attends une minute, puis me relève précautionneusement. Les murs de la pièce restent en place, je me dirige vers le divan sans me presser et m'assois. J'ai l'impression d'avoir quatre-vingt-seize ans et de sortir d'une nuit d'orgie dans un bordel.

— Je peux vous apporter quelque chose ? demande Marian. De l'aspirine peut-être ?

— Un verre fera l'affaire.

Elle va me servir, m'apporte à boire et s'assied sur le divan à côté de moi.

— Comment se fait-il qu'il sache ce qui s'est passé avec Chuck ? se demande-t-elle à haute voix.

— Et que sait-il de Chuck, d'Otto, de Cassie et de Cari ?

— Tout ça ne tient pas debout, dit-elle avec sagacité. Que dois-je faire demain matin, à propos de Chuck, si c'est lui ?

— Soyez chez vous quand il viendra. J'y serai aussi.

— Tant mieux. (Elle pousse un long soupir.) Mon problème est de savoir où je vais passer le reste de la nuit.

— Vous pouvez rester ici. Vous coucherez dans la chambre et moi sur le divan du living.

— Vous avez résolu tous mes problèmes, Rick Holman. (Elle me caresse doucement le front et je grimace.) Et demain vous aurez un beau bleu ici.

— J'oubliais de vous poser une question, dis-je. Que fait Chuck Adams ?

— Pour gagner sa vie, vous voulez dire ? demande-t-elle gaiement.

— Je me fous de savoir comment il s'amuse, je grogne.

— Je ne l'ai jamais su. Il ne manquait jamais d'argent, et les deux ou trois fois où je lui ai posé la question, il est toujours resté dans le vague.

— Et vous ?

— Je suis illustratrice de modes. A mon compte. Pour des catalogues et autres.

— Vous gagnez bien votre vie ?

— Je me débrouille. (Elle fait la grimace.) Je ne gagne pas grand-chose, mais j'aime la liberté.

— Comment avez-vous fait la connaissance d'Amanda Waring ?

— A l'occasion d'une soirée qu'elle donnait. Le garçon avec qui je sortais était un de ses amis, à l'époque. Nous nous sommes tout de suite bien entendues.

— Elle était encore mariée avec Dale Forest ?

— Oui. (Elle hoche la tête.) Mais il tournait en Europe à ce moment-là. Je ne l'ai rencontré que beaucoup plus tard.

Je vide mon verre et le pose sur la petite table à côté du divan.

— Je vais prendre une douche, dis-je.

— Très bien. Comment va votre tête ?

— Mieux.

Une nouvelle fois, elle passe doucement une main sur mon front.

— Il ne faut pas vous fatiguer, dit-elle gravement. Je vais préparer votre douche.

Elle se lève aussitôt et sort. Je reste bouche-bée. Qu'est-ce qui pourrait bien me fatiguer ? Je me demande. Un tour de poignet pour ouvrir la douche, un deuxième pour régler la température de l'eau. D'accord, il en faut un troisième pour stopper la douche. Mais c'est sur mon front et pas sur mes poignets que Forest a cogné avec son pistolet. Je finis par aboutir à la conclusion que Marian Byrnes est une dingue compatissante qui a besoin d'aider les gens et aurait probablement dû être infirmière.

Je traverse lentement le salon, descends les trois marches d'accès à la partie chambre à coucher-salle de bains. La porte de la salle de bains est ouverte. J'entre et m'arrête subitement l'instant d'après. J'entends vaguement couler la douche, mais qui s'intéresse à une douche ?

— Salut, dit gaiement Marian Byrnes, nue comme un ver. Je me préparais à vous aider à prendre votre douche.

— A m'aider à prendre... j'avale nerveusement ma salive.

— Il est très important que vous ne vous fatigiez pas, dit-elle d'un ton sérieux. On ne sait jamais ! Vous pourriez avoir une commotion, ou un truc abominable de ce genre.

La peau satinée tendue sur les pommettes est tendue de la même manière sur tout le corps splendide. Les seins opulents aux pointes corail sont la quintessence de la féminité. Sous la légère courbure du ventre, une épaisse touffe de poils frisés se niche entre le haut des longues jambes. Elle s'approche de moi, ses seins se balancent à chaque pas et elle s'arrête à une vingtaine de centimètres.

— Je vous aide à vous déshabiller ? propose-t-elle avec sollicitude.

— Je peux faire ça moi-même, je croasse.

— Pas de fatigue inutile, Rick. Vous n'avez pas envie de vous défoncer définitivement le crâne ? Ou d'avoir un accident de ce genre, non ?

Ses mains sont prestes et habiles, et en un rien de temps je me retrouve nu comme un ver moi aussi. Elle me prend alors par la main et me conduit sous la douche, comme si j'étais un gosse trop idiot pour savoir sortir ou rentrer quand il pleut. Je reste consciencieusement une quinzaine de secondes sous la douche avant qu'elle l'arrête brusquement. Ses mains me savonnent doucement tout le corps. Pendant trois secondes je n'ai aucune réaction. Puis l'inévitable se produit.

— Ah ! remarque-t-elle d'un ton approbateur. Vos fonctions vitales sont intactes. Quelle chance !

Elle sourit d'un air vague et continue à me savonner. Elle rouvre ensuite la douche et m'essuie avec une serviette de bain jusqu'à ce que le dernier centimètre carré de l'anatomie d'Holman soit sec.

— Si je vous rendais la politesse en vous donnant une douche à vous ? je demande, plein d'espoir, quand elle a terminé.

— J'ai pris une petite douche avant votre arrivée, répond-elle. Combien de fois faudra-t-il vous répéter que vous ne devez pas vous fatiguer inutilement ?

Elle me prend par la main, me fait sortir de la salle de bains et me conduit dans la chambre.

— Maintenant, couchez-vous, dit-elle du ton sec d'une infirmière diplômée. Détendez-vous et laissez-moi tout faire. (Sa voix se durcit un instant.) Et je dis bien tout !

Je me couche. Elle éteint l'ampoule au-dessus du lit, mais laisse la lampe de table allumée. Dans la pénombre, je vois des effets fascinants d'ombre et de lumière jouer sur son corps tandis qu'elle grimpe dans le lit et s'installe à califourchon sur mon estomac. Elle se penche en avant. Ma tête enfouie entre ses seins, mes mains commencent à la caresser. Les pointes de ses seins se dressent et durcissent sous mes doigts. Elle soupire doucement.

— C'est bon, murmure-t-elle.

Son corps se coule le long du mien et nos bouches se rencontrent. Sa langue explore lentement et explicitement ma bouche, puis elle me mord la lèvre inférieure. Mes mains glissent sur son dos et se referment solidement sur les fesses fermes et rondes.

Elle rit. Son dos s'arque brusquement et je lâche ses fesses. Sa bouche et sa langue descendent lentement le long de ma poitrine et de mon ventre, atteignent enfin leur objectif, et je gémis de plaisir. Beaucoup plus tard, elles remontent le long de mon corps et nos deux bouches se réunissent. Je perçois la tiédeur délicieuse de son mont de vénus pressé contre moi. Puis, conduit par sa main, je la pénètre.

Les mouvements rythmiques, d'abord lents, s'accélèrent peu à peu avant de nous amener à la jouissance finale. Elle se laisse doucement retomber sur le flanc, à côté de moi. Sa poitrine se soulève lentement à chacune de ses profondes inspirations.

— C'est le meilleur traitement possible, dit-elle d'un ton rêveur. Maintenant tu peux dormir.

— Dormir ! je m'exclame indigné.

— Pendant deux ou trois heures, dit-elle après réflexion.

CHAPITRE V

— Il est trop tôt pour prendre un verre ? demande Marian.

Je consulte ma montre-bracelet.

— Onze heures moins dix.

— Il ne viendra peut-être pas ?

Elle se détourne de la fenêtre et me regarde avec espoir.

— Je suis contente que tu sois là, Rick. Je suis tellement énervée que je sauterai à travers le plafond quand on sonnera.

J'éprouve une sensation de bien-être, de satiété. Une nuit dans un lit en compagnie de Marian vaut mieux que trois mois dans un harem, je songe avec satisfaction. Je suis incapable d'énervement, Si cinq Dale Forest entraient, pistolet au poing, je les regarderais avec un sourire béat et demanderais à Marian de leur préparer du café. Il m'a fallu faire un effort terrible pour me lever à temps, histoire de rentrer chez elle. Mais je conserve le souvenir d'une nuit extraordinaire et l'espoir de nombreuses nuits plus merveilleuses encore.

— A quoi ressemble-t-il ? je demande. Chuck Adams ?

— Un peu à toi, dans une certaine mesure. Même format. Mais rien de comparable, au lit.

— Très flatté de te l'entendre dire. Mais ce n'est pas une description suffisante.

— Très blond. Des cheveux taillés en brosse. Une figure comme une autre, avec des tâches de rousseur. Le genre athlète. Ce qui explique qu'il ne soit pas fameux au lit. Les athlètes ne le sont jamais. Débordants d'enthousiasme et d'énergie. Mais dépourvus d'imagination.

— Tu devrais écrire un livre, je grogne.

— C'est peut-être ce que je ferai. Avec toi sur la couverture. (Sa grande bouche se fend brusquement d'un large sourire), ou simplement un gros plan de ton zizi, avec le titre du livre tatoué dessus à l'encre indélébile.

— Tu as l'esprit dépravé, Marian Byrnes, dis-je d'un ton solennel.

— J'ai le feu au derrière, ça doit aller ensemble.

On sonne à la porte et elle sursaute.

— Grand dieu, dit-elle à voix basse. Et si ce n'est pas lui ?

— Fais-le tout de même entrer. Tu n'es pas du genre inhospitalier.

— Je croyais n'avoir rien à craindre du moment que tu étais là pour me protéger, dit-elle d'une voix tendue. Mais vautré dans ce fauteuil avec ce sourire idiot, tu ressembles plus à une victime que moi.

— Tu veux que la personne qui a sonné meure de vieillesse sur ton paillason ? je demande plaintivement.

Elle passe dans le minuscule vestibule et je l'entends ouvrir la porte. On parle trop bas pour que j'entende de quoi il s'agit. Marian revient. Ses yeux gris-vert tentent désespérément de me transmettre un message. Mais ma machine à déchiffrer est en panne. Derrière elle, entre un zèbre, un sourire poli figé sur les lèvres. Il est un peu plus petit que la moyenne, je calcule astucieusement, parce que sa figure dépasse à peine l'épaule droite de Marian. Le teint blafard, des yeux qui ressemblent à de petits boutons noirs piqués de chaque côté du nez mince et pointu. Ses épais cheveux bruns sont hirsutes. En l'apercevant sur un trottoir, les vieilles dames doivent relever leurs jupes et prendre leurs jambes à leur cou.

— Je m'appelle Cari, dit-il d'une voix douce et cultivée, et je suis très nerveux. A tel point que je tiens une lame de couteau qui chatouille le rein droit de cette dame. Je vous serais obligé de ne rien faire pour m'effrayer.

— Je n'y songerais pas ! je proteste.

— Vous êtes un homme violent, monsieur Holman, dit-il. A ce qu'on m'a raconté, du moins. La violence engendre la violence, n'est-ce pas ?

— Il paraît, je réponds.

— J'emmène la dame, poursuit-il. Chuck veut la voir. Mais seule, vous comprenez. Vous seriez très mal accueilli. Une voiture attend dehors avec un chauffeur...

— Otto ou Cassie, je demande.

— Un ami.

Les yeux en forme de boutons clignent lentement.

— N'essayez pas de nous suivre, monsieur Holman. Ce serait au détriment de la dame.

— Et si je ne vous suis pas, que lui arrivera-t-il ?

— Elle ne court aucun danger. Chuck voulait seulement lui parler.

— Rick ? (Marian me lance un regard désespéré.) Tu ne peux pas faire quelque chose ?

— Tu as vraiment un couteau dans le dos ?

— Absolument.

Elle avale péniblement sa salive.

— Alors, je ne peux rien faire, dis-je aimablement.

— Vous êtes un sage, monsieur Holman, dit Cari. Excusez-nous de sortir à reculons. Et, je vous en prie, ne tentez aucune action héroïque, après notre départ. Ce serait absolument idiot causerait des souffrances inutiles à cette dame.

Ils sortent à reculons, et j'entends la porte du palier, se refermer quelques secondes plus tard. Je me pointe à la fenêtre à temps pour les voir arriver au bas de l'escalier de bois et traverser le trottoir en direction d'une petite voiture grise garée le long du trottoir. De l'endroit où je suis, je ne peux pas voir le chauffeur. Quelques secondes plus tard, la voiture démarre lentement : Cari et Marian se sont installés sur la banquette arrière. Une astucieuse couche de poussière rend les numéros de la plaque minéralogique invisibles. Je regarde la voiture disparaître. Puis je me dis qu'il faut faire quelque chose de positif, ne serait-ce qu'en souvenir éternel de Marian Byrnes. J'entreprends donc une fouille méthodique de son appartement.

Dans un tiroir de la commode, une photo me paraît intéressante. Un portrait 20 × 22 d'un grand costaud blond. Les cheveux coupés ras, les yeux enfoncés dans les orbites, méfiants, malgré le large sourire. L'allure d'un athlète qui commence à engraisser. Au bas de la photo une dédicace d'une écriture enfantine :

Pour Marian, en souvenir des heures merveilleuses de Venice, Las Vegas et Malibu. Chuck.

Je me rappelle qu'hier soir la voix qui appelait Amanda Waring a mentionné les mêmes lieux. Il s'agissait peut-être uniquement d'une grande partie carrée avec Amanda, Maria, Chuck, Cari, Otto et Cassie. Quel titre pour un film ! Ce qui prouve qu'on ne peut se fier à personne. Pas même à une femme qui consent à faire l'effort de vous tenir un morceau de savon sous la douche. La suite de mes recherches ne m'apprend rien d'intéressant, sinon, peut-être, que Marian a des goûts plutôt excentriques en matière de sous-vêtements. Je m'apprête à partir quand le téléphone sonne.

— L'ancien appartement de Marian Byrnes, je réponds poliment.

J'entends un grognement explosif à l'autre bout de la ligne :

— Holman ?

— Exact. Forest ?

— Cette espèce d'idiote devait dire à Adams de m'appeler d'urgence. Il ne l'a pas encore fait.

— Descendez de vos grands chevaux. Ces choses-là prennent du temps.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Chuck n'est pas venu. Il a envoyé Cari à sa place. Chuck craignait un piège. Alors Cari a emmené Marian à la pointe de son couteau.

— Vous vous foutez de moi ? demande Forest d'un ton qui pue la méfiance.

— C'est la vérité. La dernière fois que je les ai vus, ils fonçaient cap au sud dans une petite auto grise.

— Pourquoi diable ne l'en avez-vous pas empêché ?

— Je ne voulais pas voir Marian se balader avec un couteau, planté dans le dos. C'est une chic fille, même si elle a mauvaise mémoire.

— Vous auriez dû l'en empêcher, me crie Forest dans l'oreille.

— Ça vous regarde ? je demande d'un ton sagace.

Il raccroche aussitôt.

Je sors de l'appartement et remonte en voiture. Toutes les réponses se trouvent enfermées dans la mémoire d'Amanda. Quelques-unes au moins, je l'espère. La seule chose à faire est donc de retourner la voir. Cette perspective ne me flanque pas de palpitations. J'emporte la photo de Chuck pour avoir quelque chose à regarder quand je m'ennuierai.

Je sonne à la porte d'Amanda une demi-heure plus tard et me prépare à subir une nouvelle crise d'hystérie. Une blonde éblouissante m'ouvre quelques secondes plus tard et m'accueille d'un charmant sourire.

— Bonjour, monsieur Holman. Vous êtes le bienvenu. Je déteste boire seule.

Elle porte un corsage de soie blanche et visiblement rien dessous, avec une longue jupe noire. Ses cheveux fins sont soigneusement brossés, un léger maquillage est savamment appliqué, sur son visage et elle paraît prête à se rendre à un dîner élégant, avec huit heures d'avance.

— J'ai préparé une carafe de bloody marys, dit-elle gaiement quand nous entrons dans le living. C'est assommant de les préparer un par un, non ?

— Exact, je réponds.

Elle remplit deux verres, m'en donne un, toujours avec un aimable sourire. Je me demande avec une certaine inquiétude si Amanda Waring n'aurait pas un double. Une sœur jumelle qu'on a soigneusement cachée pour l'utiliser au moment opportun.

— Asseyez-vous donc, monsieur Holman, dit-elle.

Je prends place sur le canapé, et elle en face de moi dans un fauteuil. On croirait assister à une mauvaise comédie où les spectateurs et les acteurs sont mélangés.

— Excusez-moi pour hier soir, dit-elle après un long moment de silence. J'ai été stupide de m'énerver à cause de ces coups de fil.

— Vous avez l'air en pleine forme ce matin.

— Merveilleusement bien.

Son sourire devient plus éclatant encore.

— Hier soir j'avais l'impression de reperdre la raison. Mais tout est changé ce matin.

— Comment ça ?

— Sam m'a téléphoné il y a deux heures. (Son sourire devient radieux.) Il a trouvé l'argent qui lui manquait pour son film. C'est merveilleux, non ?

— Merveilleux, je répète.

— C'est exactement ce qu'il me faut, poursuit-elle. La cure idéale pour moi en ce moment. Du travail ! J'ai hâte de commencer. Il faut encore attendre quelques semaines. Mais Sam m'envoie le texte du scénario aujourd'hui et ce sera comme dans le bon vieux temps.

— Formidable ! dis-je en lui tendant la photo. Vous vous souvenez de lui ?

Elle regarde la photo un moment avant de me la rendre.

— Chuck Adams, dit-elle. Je me demande ce que j'ai bien pu trouver à ce tas de viande sans cervelle ! Je devais être malade.

— Il a téléphoné à Marian qu'il passerait chez elle ce matin. Mais il n'est pas venu ; il a envoyé quelqu'un à sa place.

— Oh !

Amanda n'a pas l'air de s'intéresser à la question.

— Cari, dis-je sans me laisser démonter. Un type de taille moyenne, teint blafard et de petits yeux qui ressemblent à des boutons de bottine. Vous vous le rappelez ?

— Vous me l'avez déjà demandé hier soir. (Son sourire disparaît

lentement.) Non, je ne me souviens pas de lui, ce matin non plus. Ni des autres noms et des lieux que vous avez mentionnés.

— Il a emmené Marian, je poursuis. Contre son gré et à la pointe d'un couteau.

— Marian ! (Elle fronce les sourcils.) Qu'est-ce qu'il peut bien lui vouloir ?

— Je n'en sais rien. (Je fais un effort considérable pour sourire.) C'est mon problème majeur en ce moment. Je ne sais rien. Vous êtes la seule à connaître les réponses. Et elles sont enfermées quelque part au fond de votre mémoire.

— Ne gâchez pas ma joie, monsieur Holman. Aujourd'hui surtout !

— Si vous pouviez seulement vous rappeler quelque chose à propos de Cari, ça me serait très utile.

Elle secoue lentement la tête.

— Je ne me rappelle personne de ce nom, monsieur Holman. Désolée. Je voudrais beaucoup vous aider, mais je ne peux pas.

Elle se lève, se dirige vers la fenêtre et y reste plantée en me tournant le dos.

— Je vous ai engagé pour savoir quels étaient les gens qui essayaient de me terroriser et les en empêcher, dit-elle d'une voix lointaine. C'est ce que j'imaginai que vous faisiez en ce moment. Au lieu de me harceler sans cesse pour que je me souviensse de gens que je n'ai jamais rencontrés.

— Vous avez raison, dis-je avec lassitude (Je vide mon verre et me lève.) Je vous laisse la photo. Des fois qu'elle réveille votre mémoire.

— Je me rappelle Chuck Adams, lance-t-elle. Je l'ai enlevé à Marian, ce qui était dégoûtant. Mais j'étais désespérée à l'époque, et c'était le seul homme possible. Vous comprenez ça ?

— Certainement. Je comprends fort bien.

— Ne me contactez que si vous avez quelque chose de positif à me dire, je vous prie, fait-elle d'un ton glacial. Si vous continuez à venir me voir aussi souvent, je me verrai obligée de vous faire payer le temps que je perds.

— Cari, j'entonne comme une litanie en me dirigeant vers la porte, Cassie... Otto... Malibu... Venice... Las Vegas.

— Un instant ! aboie-t-elle.

Je me retourne vers elle au moment où elle se détourne de la fenêtre ; ses yeux bleu saphir sont opaques, comme tournés vers l'intérieur.

— Chuck Adams ! chuchote-t-elle. Il lui est arrivé quelque chose.

— Quel genre de chose ?

— Je ne m'en souviens pas. (Elle secoue vivement la tête). Il était là et puis subitement il n'y était plus.

— Vous disiez qu'il vous avait quittée quand vous n'aviez plus d'argent, je lui rappelle.

— J'ai menti, dit-elle avec simplicité. C'est l'explication qui m'a paru la plus simple sur le moment. Et je ne me souvenais pas de ce qui lui était arrivé. Maintenant non plus, pas en détail. Mais cette photo m'a fait revenir en mémoire...

— Quoi ?

Elle porte ses deux mains à son front dans un geste exquis de concentration, et je me rappelle avec amertume qu'elle a toujours été une excellente actrice.

— Je ne sais pas. Mais je me souviens que c'est arrivé subitement. Comme s'il était là et, l'instant d'après, disparu.

— Il y avait d'autres gens à ce moment-là ? Ils se sont disputés, battus peut-être ?

Elle secoue désespérément la tête :

— Je ne peux pas me rappeler ! Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille, Holman ? Mais qui êtes-vous donc ? Une espèce de sadique ?

— Pourquoi se disputaient-ils ?

— Salaud ! fait-elle d'un ton amer. Je ne sais pas pourquoi. Est-ce que vous n'allez pas vous en aller et me foutre la paix ?

— Je partais, dis-je.

— Vous avez gâché ma journée. Vous vous en rendez compte ?

— Cari a gâché la journée de Marian, à mon avis.

— C'est elle qui a gâché la journée de Cari. Tout sucre et tout miel en apparence. Mais au fond une vraie garce. Vous le saviez ?

— Non, dis-je. Je l'ignorais.

— Malibu ! s'écrie-t-elle triomphalement.

— Quoi ? je gargouille.

— C'est là que ça s'est passé, ce qui est arrivé à Chuck, dit-elle avec impatience. C'était sûrement à Malibu. J'entendais les vagues se briser sur la côte. La nuit surtout, quand j'essayais de dormir.

— Vous vous rappelez autre chose de Malibu ?

— Non. Seulement le bruit des vagues. Mais c'est à ce moment-là que c'est arrivé.

— La mémoire vous revient vite, dis-je. Malibu et Chuck. Las Vegas, et ils jouaient au vingt-et-un.

— Il fallait vraiment que vous me rappeliez ça ? (Elle me regarde d'un œil torve.) Vous n'êtes peut-être qu'un sadique comme les autres, Holman.

CHAPITRE VI

— Salut ! (Henrietta m'adresse un sourire charmant.) Vous voulez voir Sam, non ?

— Exact, dis-je.

— Il est libre en ce moment. Mais il est parti aux toilettes. Il ne va pas tarder à revenir.

— Parfait.

— Dommage que vous ayez dû partir hier soir. La soirée a été formidable. Hildegarde a réussi à tout faire oublier à Forest. Même le mal que lui avait fait votre coup de genou dans la tête.

— Pas possible ! dis-je.

Elle se met à rire.

— Harriet vous prend pour une tante. D'après elle, il existe, dans cette corporation, des durs capables de se battre comme vous, à condition que ce soit à cause d'un beau garçon.

— Harriet est intelligente, je reconnais.

— Vous en êtes une ? (Ses sourcils se soulèvent.) Une pédale ?

A quoi bon discuter ? Si je proteste énergiquement, ça ne servira qu'à prouver que je suis un homosexuel qui s'ignore.

— Je suis un travesti. Je ne peux jouir que si je porte des vêtements d'homme.

Elle écarquille les yeux.

— Mais vous êtes un homme, non ?

— Aux deux tiers. L'opération n'a pas complètement réussi. Évidemment, j'ai une voix grave et des poils sur la poitrine, mais le reste ?

Je hausse éloquemment les épaules.

— Comme je vous plains ! (Elle pousse un profond soupir.) C'est terrible ! Vous n'êtes ni homme ni femme.

— C'est pourquoi j'aime me battre avec des hommes, je lui avoue. Parce qu'ils possèdent deux éléments fondamentaux qui me manquent. Il m'arrive aussi de battre des femmes, parce qu'elles sont complètes...

— Mais vous n'allez pas me battre, n'est-ce pas ? demande-t-elle d'un ton inquiet. Enfin... J'ai pitié de vous et...

— Elle n'a rien dans le crâne, prononce la voix brusque de Sam Aikman, derrière moi. Vous perdez votre temps, Holman. On ne peut pas blaguer avec Henrietta. Dites-lui que le ciel lui tombe sur la tête et elle se cache aussitôt sous le tapis. Vous désiriez me voir ?

— Je voulais vous présenter mes félicitations, dis-je.

— Mauvais signe, grogne-t-il. Allons dans mon bureau.

Il passe devant moi en traînant les pieds pour me montrer le chemin. Comme un gros ours lent et décidé à bien profiter de son miel, mais qui flaire le vent pour s'assurer qu'il n'y a pas d'ennemis aux alentours. Il se laisse choir dans son fauteuil, derrière son bureau, et pousse un profond soupir.

— Très bien, Holman. De quoi diable s'agit-il ?

— Voyez-vous, Sam, on dirait qu'il vous manque quelque chose quand vous ne tenez pas un morceau de l'anatomie d'Henrietta en main.

— C'est à ce sujet que vous vouliez m'adresser des félicitations ? grogne-t-il.

— Je voulais vous féliciter d'avoir trouvé les fonds nécessaires pour votre prochain film, dis-je. Amanda Waring en chante de joie.

Les mâchoires sombres tremblent un instant.

— Amanda vous a dit que j'avais trouvé de l'argent ?

— Et c'est vous qui l'avez appris à Amanda. Vous l'avez appelée ce matin. Elle attend le scénario que vous devez lui envoyer.

— Je vous ai dit de combien je disposais, et ce qui me manquait la dernière fois où vous êtes venu, non ? grogne-t-il.

— Il vous manquait huit grands formats ? si j'ai bonne mémoire.

— Savez-vous combien il me manque encore ?

— Huit grands formats, dis-je. Ça fait le compte.

— Je suis révolté, dit-il. Ma voix est si facile à imiter ?

— Pas compliqué. Vous prenez un baryton habitué des bars et vous faites semblant de l'avoir huilé au whisky pendant une cinquantaine d'années.

— Je n'ai pas l'insulte facile, Holman. (Le sourire réapparaît sur son visage, puis disparaît.) Quel est le salaud qui a fait ce coup-là ?

— Ce n'est pas moi. Et ce n'est pas vous non plus. Ce qui laisse un million de suspects environ.

— Forest, dit-il. Il m’a reproché de vous avoir laissé le tabasser hier soir. Bien qu’Hildegarde lui ait tourné la tête à force de lui faire l’amour. Ça correspond à son ignoble tournure d’esprit. Il a pensé que le meilleur moyen de se venger de moi était de s’en prendre à Amanda.

Il regarde dans le vide pendant un moment qui me paraît très long.

— Vous l’avez passé à tabac hier soir, vous pouvez recommencer. Seulement la prochaine fois, blessez-le de manière définitive. Cassez-lui les reins ! Qu’il souffre vraiment, Holman. Il n’embêtera plus Amanda et elle pourra dormir la nuit.

— La mémoire commence à lui revenir. Elle se rappelle des gens, des lieux.

— Qu’est-ce que vous me chantez là ? demande Sam, impatient.

— Elle se rappelle être allée à Las Vegas et à Malibu. Elle se souvient d’un type qui était avec elle et qui a subitement disparu.

— Vos affaires vont mal, Holman ? grogne Aikman. Vous faites le métier de presse-citron, en plus ?

— Vous croyez que Dale Forest est à l’origine de tout. Peut-être avez vous raison. Mais seule Amanda peut en avoir la certitude. Si la mémoire continue à lui revenir, nous en serons assurés aussi.

— Savez-vous que vous m’étonnez, Holman ? (Il hoche lourdement la tête.) On vous prend pour une espèce de magicien ici. Le type qui résoud les problèmes de tout le monde, discrètement, sans bruit, sans craindre les risques. Et maintenant, après tout ce qu’Amanda a subi, vous vous contentez d’attendre qu’elle se rappelle ce qui lui est arrivé ?

Un sourire dédaigneux lui fend le visage.

— Vous ne croyez pas qu’il serait temps de vous lancer dans un autre genre de métier, Holman ? Quelque chose dans vos cordes. Souteneur, par exemple.

— Vous croyez pouvoir trouver les fonds qui vous manquent, Sam ? Ou bien est-ce le beau rêve d’un metteur en scène, d’un satyre vieillissant qui se fait des illusions sur ses capacités ?

— Je les aurai, répondit-il d’un ton placide. Quelque part, grâce à quelqu’un. Voulez-vous que je vous fasse rire ? Je les obtiendrais immédiatement en donnant le rôle masculin à la vedette qui convient. Quelqu’un comme Dale Forest, par exemple.

— Vous voulez encore que je lui casse les reins ? je demande.

— Il pourrait toujours jouer couché, dit Sam. Ce serait plus pathétique.

Je prends congé et sors, n'ayant pas l'habitude de chercher à surpasser une bonne réplique de sortie. Henrietta me sourit d'un air inquiet quand j'émerge dans l'alvéole qui lui sert de bureau.

— Personne ne peut rien faire pour vous, mon chou ? demande-t-elle avec sollicitude.

— On a essayé, je réponds d'un ton tragique. Mais vous savez ce que c'est. La colle sèche, tout devient fragile et au plus mauvais moment, ça casse.

— Pauvre garçon ! s'écrie-t-elle, bouleversée. C'est absolument terrible.

Je déjeune dans le genre de restaurant où un steak bleu est un bon steak et je n'ai pas de chance.

Il est près de deux heures et demie quand je rentre chez moi et je commence à me demander si on peut apprendre le métier de souteneur par correspondance. Je fais quelques brasses dans la piscine de ma cour et je me sens d'une vertu angélique quand je bois du café au lieu d'alcool. Vers les quatre heures, je commence à en avoir marre. Sam Aikman a raison. En principe, je suis le type qui arrange tout et qui agit. Je m'habille donc sans oublier d'accrocher l'étui de mon 38 à ma ceinture et me dirige vers le repaire de Dale Forest. Je me suis fait donner son adresse par Amanda Waring. Il habite un canyon qui domine le Strip.

J'y arrive une demi-heure plus tard. La maison à deux niveaux est perchée au bord du canyon. Devant, un parking bétonné. A condition de franchir les grandes grilles de fer forgé tarabiscotées qui sont solidement bouclées. Je stoppe à une vingtaine de centimètres du portail et appuie sur le klaxon. Pendant un temps qui me paraît éternel, il ne se passe rien. Puis une fille sort de la maison. C'est une grosse blonde dont tous les attributs ont les mêmes proportions. Elle porte le genre de bikini qui ne dissimule rien, à part son âge peut-être.

— Que diable voulez-vous ? demande-t-elle de l'autre côté du portail.

Vue de près, sa masse de chair a le ton bronzé qu'on voit partout sur la plage de Malibu. Les yeux sont d'un brun boueux et elle a les lèvres gonflées, comme si quelqu'un venait de passer deux heures à les lui mâchonner. Les muscles du ventre commencent à se relâcher.

— Il faut que je voie Forest, dis-je. Ouvrez le portail.

— Vous êtes fou ! fait-elle d'un air profondément convaincu. Il ne reçoit que sur rendez-vous.

Je descends de voiture et m'approche du portail.

— C'est une question de vie ou de mort, dis-je tranquillement. Pour lui.

— Vous êtes sûrement dingue !

— Annoncez que Rick Holman est là et répétez ce que je viens de vous dire, je grogne.

— Vous feriez mieux de retourner dans votre maison de toqués, fait-elle avec dédain.

Je perdrais mon temps à discuter avec elle et je ne suis pas d'humeur à faire des politesses. Les barreaux du portail en fer forgé sont assez espacés et je n'ai aucun mal à passer le bras au travers. J'avance d'un pas qui m'amène devant la grille et je passe le bras entre deux barreaux. Quand la blonde réagit, il est trop tard. J'ai plongé la main dans son bikini et empoigné solidement la touffe de poils raides qu'il dissimule. Elle recule machinalement et pousse un cri de douleur quand elle se rend compte que c'est une manœuvre idiote.

— Lâchez-moi, espèce d'obsédé sexuel ! crie-t-elle d'une voix étranglée.

— Forest est à la maison ?

— Comment le saurais-je ? fait-elle d'un ton morne.

Je tire d'un coup sec et elle se remet à crier.

— Forest ? je lui rappelle poliment.

— Il est à la maison, dit-elle avec hargne. Et il vous tuera quand il saura de quelle manière vous m'avez insultée.

— Dites-le-lui tout de suite. Appelez-le.

— Dale ! crie-t-elle subitement de toutes ses forces. Au secours !

Forest sort de la maison dix secondes plus tard, l'œil chassieux, comme s'il venait de se réveiller. La blonde se débat désespérément mais je tiens bon et elle ne peut pas bouger.

— Que diable ?

Forest nous regarde et il écarquille les yeux d'un air incrédule.

— Fais quelque chose, Dale ! supplie la fille. C'est un obsédé sexuel et il m'a attrapé le... à travers les barreaux.

— Vous avez perdu votre mini-cerveau, Holman ? aboie Dale.

— Je veux seulement bavarder quelques instants avec vous. Ouvrez, et je lâche votre mère.

— Moi, sa mère ! hurle la blonde. Espèce de...

— La ferme ! dit Forest. Je vais ouvrir. Il te lâchera et je le transformerai en bouillie.

Il actionne le mécanisme et, au moment où le portail s'ouvre, je lâche la blonde. Elle pousse un grognement indigné, essaie vainement de remonter la ceinture élastique du derrière de son bikini, puis fait demi-tour et court en se dandinant vers la maison.

Forest s'avance sur moi d'un air décidé, les deux poings serrés. Je le laisse approcher très près avant de sortir le 38 de son étui et de lui enfoncer le canon dans le ventre.

— Respirez un peu trop fort et je vous transperce.

— Vous n'oseriez pas... (Il respire péniblement.) Vous ne pourriez pas... (Son teint devient gris.) Avez-vous vraiment perdu la tête, monsieur Holman ?

— Si nous allions parler tranquillement chez vous ? je suggère.

— Entendu. A condition que vous rengainiez votre arme.

Quand nous entrons dans le living, la blonde a disparu, quelque part dans la maison. Forest s'effondre dans un fauteuil, les lèvres pincées, et me foudroie du regard.

— Alors, Holman, que diable voulez-vous ?

— Des renseignements sur Cari, Otto et Cassie.

— Je n'ai jamais entendu ces noms. De qui s'agit-il ? D'acteurs de Times Square qui font l'amour en public trois fois par soirée pour gagner de l'argent ?

— Vous pouvez trouver mieux, Dale, dis-je en lui frappant le front avec mon pistolet. Et, pendant que vous y êtes, essayez donc aussi de vous rappeler Chuck Adams.

— Si vous voulez me tuer, dit-il d'une voix pâteuse, autant le faire tout de suite. Parce que vous pouvez être sûr qu'à la première occasion, c'est moi qui vous descendrai.

— Vous ne réfléchissez pas, Dale, dis-je d'un ton de reproche en lui frappant le front un peu plus fort avec mon pistolet.

— Espèce de salopard ! gémit-il de rage. Je vous étranglerai de mes deux mains.

— Tout cela ne nous mène à rien. Mais moi je ne souffre pas. Si vous ne parlez pas immédiatement vous allez souffrir davantage. Je peux vous découper la figure en lanières avec cet instrument. Et vous perdrez votre unique atout. Parce que vous êtes un acteur infect, vous vous rappelez ?

Les yeux mouchetés brillent du désir de me tuer. Il grimace quand je lève mon arme.

— Bon, grogne-t-il. Amanda s'est effondrée en Europe. Le film était

tellement mauvais qu'on a dû le laisser dans la boîte. Elle est revenue ici, déjà à moitié folle, à mon avis. Pendant deux semaines, son état a empiré et elle m'a quitté. (Il hausse vivement les épaules.) Ça m'était égal. J'étais enchanté d'être débarrassé d'elle parce qu'elle commençait à me faire perdre la tête. Et puis un certain Chuck Adams m'a téléphoné. Amanda voulait partir avec lui et il me demandait si je n'avais pas d'objections.

— Il vous a dit quoi ? je demande, incrédule.

— Je sais ce que vous pensez. Je l'ai d'abord pris pour un toqué. Mais il m'a dit qu'il avait été l'amant de Marian Byrnes et j'ai commencé à comprendre. Cette toupie aux gros nichons était à peu près la seule amie d'Amanda. Il était normal qu'elle se soit réfugiée chez elle.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Que je me fichais de ce qu'ils faisaient et j'ai raccroché.

— Et ensuite ?

— Il m'a rappelé, trois mois plus tard environ. Ils n'avaient plus d'argent, Amanda se droguait et avait de mauvaises fréquentations. Voilà ce qu'il m'a dit, d'une manière incohérente la moitié du temps. J'ai répondu que ça ne me regardait pas. Je me foutais pas mal qu'Amanda se tue et lui avec, s'ils en arrivaient là. Et j'ai raccroché encore une fois.

— Il y a sûrement autre chose.

— Il m'a rappelé aussitôt pour ajouter qu'il n'avait pas tout dit. Les mauvaises fréquentations s'appelaient Cari, Otto et Cassie, et c'étaient des gens dangereux. Il me conseillait – c'est exactement le terme qu'il a employé – de me montrer très prudent quand ils me contacteraient. Il semblait avoir peur et chuchotait comme s'il craignait qu'on l'entende. Ensuite il a raccroché. Un soir, une semaine plus tard environ, j'ai trouvé un type qui m'attendait quand je suis rentré ici. Un gros type avec de longs cheveux noirs, très amical, qui riait beaucoup. Il s'appelait Otto, m'a-t-il dit, et voulait m'entretenir de sujets confidentiels. Je l'ai envoyé aux pelotes. Alors il a sorti un paquet de photos de son porte-documents et m'a tendu celle du dessus.

Forest s'interrompt pour respirer un bon coup.

— Je me croyais trop vieux pour être choqué jusqu'au moment où j'ai regardé. Une photo d'Amanda nue, vautrée sur un lit. Le type et une femme tournaient le dos à l'objectif. Mais on voyait ce qu'ils lui faisaient. Et son expression ! Comme si elle hurlait à faire sauter ce qui lui restait de cervelle. Alors j'ai dit à l'homme d'entrer et il m'a montré les autres photos. Elles étaient encore pires que la première. Je

lui ai demandé ce qu'il voulait et il s'est expliqué clairement. Si je souhaitais qu'Amanda meure, il n'y avait aucun problème. Elle prenait des amphètes et des barbituriques comme on avale des bonbons et ils pouvaient accélérer le processus. Ça me coûterait trente mille dollars. Je lui ai répondu qu'il était fou.

— Vous, l'homme qui a toujours le doigt sur la détente, vous l'avez écouté sans rien faire ?

— Vous n'avez pas vu les photos, Holman. Vous n'avez pas entendu ce qu'à dit ce gros type. C'était, comment vous le décrire, grotesque. Je n'arrivais pas à croire que c'était vrai. Mais les photos étaient là.

— Bon. Et après ?

— Il m'a dit que ce Chuck Adams, avec qui Amanda était partie, était un simple d'esprit. Ils l'avaient bien traité, généreusement même, et placé de l'argent à son nom sur un compte épargne. Ils avaient la possibilité de faire croire que cet argent provenait de moi. Ensuite, ils laisseraient filtrer ce qui était arrivé à l'ex-vedette Amanda Waring, disant que j'avais payé Chuck Adams pour ça. Si je ne voulais pas que les choses se passent ainsi, il m'en coûterait vingt mille dollars. Moyennant quoi, m'a-t-il expliqué avec précision, ils veilleraient à ce qu'elle reste en vie et entre dans une bonne clinique. Ça prendrait un certain temps parce que Chuck Adams n'était pas d'accord et qu'ils devraient commencer par s'occuper de lui.

— Comment ça ?

— Il ne me l'a pas dit. (Forest est en sueur.) Et je n'ai pas posé la question.

— Qu'avez-vous fait ?

Lentement, il se passe le revers de la main sur la bouche.

— Ça va vous paraître idiot, Holman. Mais vous n'avez pas vu ces saloperies de photos. Et vous n'avez pas entendu parler le type. Je n'imaginai pas rencontrer un jour quelqu'un d'aussi foncièrement mauvais. J'ai payé les vingt mille dollars.

— Et Amanda s'est retrouvée en clinique. Combien de temps après ?

— Deux mois. Le presse-citron de la clinique m'a appelé. Je lui ai dit que les problèmes d'Amanda ne me concernaient plus. Nous étions divorcés. Elle avait encore beaucoup d'argent à la banque. Après tout j'avais payé vingt mille dollars pour qu'elle vive, non ?

— Pourquoi Cari avait-il besoin de Marian Byrnes ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? grogne-t-il. Je vais vous

dire une chose, Holman. Quand je vous ai entendu débiter ces noms hier soir, il m'a semblé qu'une sacrée bande de fantômes montaient et descendaient le long de mon épine dorsale.

— Quelqu'un a appelé Amanda ce matin en se faisant passer pour Sam Aikman. Il lui a dit qu'il avait de quoi financer son prochain film. C'était vous ?

— Vous perdez la boule ? (Il paraît stupéfait.) Pourquoi aurais-je fait ça ?

— Pour vous amuser, peut-être.

— Non. (Il secoue la tête avec véhémence.) Depuis le jour où j'ai eu le malheur de poser les yeux sur elle, cette femme n'a été pour moi qu'une source de problèmes.

Il y a un bar sophistiqué dans un coin de la pièce et je le lui demande pourquoi.

— Je ne bois pas, répond-il avec patience. Vous le savez. J'ai un bar parce que mes amis boivent. Si vous voulez prendre un verre, Holman, je ne peux pas vous empêcher de vous servir.

— Vous pourriez jouer le rôle de barman, je réponds.

Il se lève et se dirige vers le bar. Je le suis à deux pas de distance. Quand il est arrivé derrière le bar, je lui suggère de sortir un grand verre.

— Servez-moi, dis-je. Du cognac, de la vodka, du bourbon et du scotch pour finir.

— Que vous me jetterez à la figure avant de me mettre K.O. ?

Je pointe mon pistolet sur son nombril.

— Contentez-vous de faire ce que je vous ai dit.

Quand le verre est plein, il me regarde de ses yeux mouchetés de haine.

— Je vais vous tuer, Holman, vous le savez, me crache-t-il au visage.

— Buvez.

— Quoi ?

Il écarquille les yeux, incrédule.

— Buvez, je grogne.

Il prend le verre et un liquide précieux se répand sur le bar quand il porte le récipient à ses lèvres. J'attends patiemment que le verre soit presque vide et que ses yeux deviennent vitreux.

— Salaud !

Au prix d'un immense effort, il se cramponne au bar.

— Vous m'avez saoulé !

— Voulez-vous savoir une chose, mon vieux Dale ? je demande en me délectant. La gueule de bois sera dix fois pire.

Il titube, part en arrière sur ses talons, fait un effort désespéré pour se rattraper au bar, le manque et s'effondre subitement dessus. Sa tête heurte violemment le plateau du bar avant qu'il ne s'affaisse en un tas, par terre. Mais tout ça n'est rien à côté de ce qui l'attend au réveil.

CHAPITRE VII

L'infirmière blond-rosé a toujours le même air d'ennui et je ne la blâme pas. Je m'ennuierais à rester assis toute la journée dans cette atmosphère aseptique.

— Le docteur Merrill va vous recevoir, monsieur Holman, dit-elle sans réprimer un bâillement. Vous connaissez le chemin ?

— Et le danger de rencontrer de petits hommes munis de filets à papillons ?

— Vous les avez évités la dernière fois. Vous aurez peut-être la même chance aujourd'hui. Si toutefois vous ne rencontrez pas Sweeney l'étrangleur.

— Ma curiosité est insatiable, dis-je. Je ne peux m'empêcher de me demander ce qui se passe exactement sous cette blouse amidonnée.

— Parlez de vos problèmes au docteur, répond-elle. Je ne suis pas qualifiée pour traiter de vos obsessions.

Je m'engage dans le couloir et entre dans le bureau de Merrill. Il m'adresse un bref sourire et me fait signe de m'asseoir sur le siège des visiteurs.

— Je voudrais pouvoir vous dire que je suis heureux de vous revoir, Holman. Mais c'est absurde de mentir inutilement, non ?

— Je ne rencontre jamais que cette infirmière qui semble prête à devenir folle d'ennui. Y a-t-il des malades dans votre clinique, docteur ? Ou s'agit-il seulement d'une couverture pour vos activités criminelles ?

— Vous n'avez pas fait un aussi long trajet dans le seul but de me poser cette question ? dit-il à mi-voix.

— Quand Amanda Waring est entrée dans votre clinique, comment est-elle arrivée au juste ?

— Elle s'est présentée un jour à la porte, si l'on peut dire. C'est important ?

— Peut-être. Je ne sais pas grand-chose de ce qui lui est arrivé avant qu'elle entre ici. Mais ce que je sais ne me plaît pas. Tout est sordide, écœurant et violent.

— Comme la vie en général. (Il hausse légèrement les épaules.) Vous n'êtes pas venu ici pour parler philosophie.

— Vous n'arrêtez pas de me dire pourquoi je ne suis pas venu, je grogne. Très bien. Je veux savoir de quelle manière Amanda Waring est arrivée ici.

— Je l'ignore. Et c'est la vérité. L'un de mes employés est sorti et l'a trouvée assise sur la marche de la porte, en train de chantonner. Bien entendu, nous l'avons fait entrer et elle a été soignée. C'est seulement trois ou quatre jours plus tard que nous avons appris qu'elle était.

— On aurait pu la déposer sur votre seuil ?

— C'est possible.

— Trois personnes l'ont délibérément mise dans cet état. Ils l'ont bourrée d'amphètes et de barbituriques et ont abusé d'elle. Ils s'appelaient Otto, Cari et Cassie. Vous a-t-elle parlé de l'un d'eux, docteur ?

— Pas que je sache. Je vous l'ai déjà dit. Je n'ai pas cherché à connaître les causes de son état, mais à lui rendre la raison.

— Vous voulez dire, je fais lentement, que si vous aviez été au courant des mauvais traitements que lui ont infligés les trois personnes que je vous ai citées, vous n'y auriez pas attaché d'importance ?

— Je ne veux rien dire de la sorte ! fait-il, irrité. Et vous le savez !

— Rien, m'avez-vous dit. (Je lui souris d'un air revêché.) Tout était enfoui au fond de sa mémoire et vous n'avez pas découvert la clé. La cause était Forest, et ce qui s'est passé plus tard, n'était qu'un simple effet.

Les yeux noirs commencent à me détester franchement, ce qui m'arrange.

— Je commence à croire que j'ai commis une erreur en vous recevant la première fois, monsieur Holman.

— Possible. (Je hoche lentement la tête.) Quel calme dans votre clinique, docteur ! Il me porte sur les nerfs. Ça ne vous exaspère pas de passer toute la journée ici, sans rien faire ?

Il pousse un léger soupir.

— Que voulez-vous insinuer, Holman ?

— La première fois que je suis venu, la blonde rosée était installée au bureau de la réception avec l'air de s'ennuyer. Il n'y avait personne d'autre. J'ai suivi un long couloir désert pour arriver à votre bureau. Je suis revenu par ce même long couloir désert et j'ai retrouvé la blonde rosée assise derrière le bureau de la réception. C'est une

installation bien vaste pour vous deux, non !

— Je suis un psychiatre qualifié, dit-il prudemment. Cette clinique est homologuée par l'État, qui peut à tout moment exercer son contrôle. Nous avons généralement une vingtaine de malades et dix-huit employés. Nos tarifs sont élevés sans être exorbitants, si l'on tient compte du service personnalisé fourni à tous nos patients.

— Amanda Waring a quitté son mari et est allée chez une amie. Quinze jours plus tard, elle est partie avec l'ami de celle-ci. Un dénommé Chuck Adams. Amanda ne vous en a jamais parlé ?

— Pas qu'il me souvienne, fait-il d'un ton distant.

— Chuck était du genre athlète. Pas très doué intellectuellement. Et ils se sont servis de lui.

— Qui ça, ils ? demande Merrill.

— Otto, Cassie et Cari. Ils se sont peut-être rendu compte qu'il n'aimait pas qu'on se serve de lui et ils ont fait le nécessaire. Ou bien il a cassé le morceau, leur a dit qu'il n'aimait pas qu'on se serve de lui et qu'ils traitent Amanda comme ça. Ça n'était pas très astucieux, mais Chuck n'était pas très malin. Je pense donc qu'ils ont dû se débarrasser de lui. Et sans doute de manière définitive.

— Vous n'avez jamais envisagé de vous faire psychanalyser, monsieur Holman ? demande Merrill avec douceur. Vous semblez avoir perdu le contrôle de votre imagination.

— Il n'existe qu'une seule différence entre un fait et un effet de l'imagination : la preuve, docteur. Je m'étonne que vous l'ignoriez.

— Je vous ai supporté jusqu'à la limite de l'intolérable, Holman. Allez-vous-en avant que je vous fasse flanquer dehors.

— Je n'ai encore jamais été flanqué dehors par une blonde-rosée, dis-je d'un ton sarcastique. Peut-être avez-vous l'intention de vous charger vous-même de l'opération, docteur ? (J'attends deux secondes, jusqu'au moment où son doigt s'apprête à presser un bouton.) Très bien. Je pars. Mais il se peut que je revienne.

— Je ne m'impatiserai pas, dit-il sèchement. Au revoir, monsieur Holman.

— Au revoir, docteur Merrill, dis-je poliment. Ce serait amusant de lire votre dossier sur Amanda Waring.

— J'ai suffisamment d'infirmiers solides pour vous expulser de ma clinique, dit-il d'un air pensif, le doigt au-dessus du bouton de l'interphone.

Je sors, suis le couloir désert pour arriver au bureau de la réception, où la seule personne en vie – mais vit-elle vraiment ? – est

la blonde-rosée. Elle bâille discrètement et ses yeux restent fixés au loin pendant que je m'approche du bureau.

— Vous êtes une ravissante créature, dis-je confidentiellement. J'éprouve un désir incontrôlable d'arracher votre blouse, de poser votre corps splendide et nu sur le bureau et de vous violer. Qu'en dites-vous ?

— Ça romprait la monotonie, m'accorde-t-elle. Je pourrais dire au docteur Merrill qu'il s'agit d'une forme de cure s'il arrivait au milieu de l'opération ?

— Si nous dînions ensemble ce soir ? je suggère, tenue de ville, viol au choix.

— Pendant que vous chuchoteriez de petites questions intéressantes dans mon oreille en forme de coquillage ? (Elle a un sourire méchant). Non, merci, monsieur Holman. Le docteur n'apprécierait pas.

— Le docteur sait ce que le docteur peut faire à ce sujet.

— C'est ennuyeux, dit-elle. Mais je suis bien payée. Et je ne passe pas mon temps à vider des bassins. Disons que je me plais ici, monsieur Holman.

— Je vous crois. Si nous ne dînons pas ensemble, vous pourriez peut-être me faire visiter rapidement la clinique.

— Quand le docteur me dira de vous emmener faire la visite à dix cents, j'obéirai, dit-elle d'un ton suave.

— De quoi avez-vous peur ? Une fille grande, solide et ravissante comme vous ?

— Vous voulez que je vous dise, monsieur Holman ? fait-elle avec patience. J'ai l'impression que ce n'est pas mon corps extraordinairement beau qui vous intéresse.

— Vous n'avez pas entièrement tort, je répons.

Je reprends ma voiture et redescends à Los Angeles. Il n'est pas loin de sept heures quand je rentre chez moi. La perspective d'une longue soirée d'oisiveté ne me dit rien. Je me sers un verre et me laisse choir sur le canapé. Au total, j'ai passé un après-midi infernal, je songe avec amertume. J'ai brutalement malmené la blonde obèse, attrapé Dale Forest à l'instar d'une équipe de gros bras et insulté le docteur Merrill jusqu'à la limite d'endurance de ses capacités de psychiatre. Et tout cela pourquoi ? Pour autant que je sache, Forest a inventé de toutes pièces l'histoire qu'il m'a racontée, dans le but de me distraire. Et Merrill s'est montré d'une prudence extrême parce qu'il me croit mûr pour la camisole de force. Si je me suis comporté

comme un salaud toute la journée, il n'y a pas de raison pour que je m'arrête maintenant. Je soulève le combiné, compose le numéro d'Amanda Waring.

— Allô, dit-elle à la quatrième sonnerie. Le ton est prudent mais pas affolé.

— Vous vous souvenez de Venice ? je demande allègrement.

— Qui est à l'appareil ?

— Vous vous souvenez de Venice ? je répète. Vous vous êtes rappelé Malibu et le perpétuel bruit des vagues. Vous vous êtes souvenue de Las Vegas parce qu'ils jouaient au vingt-et-un, que vous étiez l'enjeu et que c'est la fille qui a gagné. Je me demandais seulement si vous vous souveniez de Venice ?

Un léger déclic m'apprend qu'elle a raccroché. Je me donne cinq minutes avant de la rappeler. Je n'ai rien d'autre à faire et je m'habitue très bien à jouer les salauds. Mais mon plan se trouve saboté. Mon téléphone sonne trois minutes plus tard.

— Holman ? grince une voix à mon oreille. Ici Sam Aikman.

— Je m'étonne que vous ayez pu lâcher Henrietta pour prendre le téléphone. A moins que vous ne soyez ambidextre ?

— Je suis inquiet, dit-il, glacial. A propos d'Amanda. Je n'ai pas eu le courage de lui dire que ce n'était pas vrai.

— Quoi ?

— Le bobard prétendant que j'avais les moyens de financer le film, grogne-t-il. Vous avez perdu la tête et la mémoire avec, Holman ?

— Oh, ça ! dis-je intelligemment.

— J'ai besoin d'un conseil. Vous êtes seul à comprendre la situation, à part moi.

— Vous disiez pouvoir recueillir les fonds en obtenant qu'elle tourne avec Dale Forest. Vous lui avez posé la question ?

— Vous vous fichez de moi ? grogne-t-il. Ce salaud s'étoufferait de rire pendant une semaine si je le lui demandais.

— Vous n'avez aucun moyen de pression ?

— Vous croyez que je ne m'en serais déjà pas servi s'il en existait un ?

— Vous avez raison, Sam. Mais je n'ai aucun conseil utile à vous offrir pour l'instant.

— Je ne peux pas laisser longtemps Amanda dans l'ignorance. Jusqu'à demain, tout au plus. Vous ne pourriez pas avoir une idée, Holman ?

— Vous connaissez le proverbe. Distraire pour conquérir. Je réussirai peut-être à lui faire penser à autre chose, Sam.

— Comment ?

— Laissez-moi réfléchir, dis-je d'un ton ambigu, et je raccroche.

Je compose encore une fois le numéro d'Amanda et elle répond à la première sonnerie.

— Venice ? je demande.

— Holman, évidemment, dit-elle d'un ton cassant. J'aurais dû reconnaître votre voix tout à l'heure. Mais je suis contente que vous m'appeliez. Ça m'évite de vous téléphoner. Je n'ai plus besoin de vous. A partir de maintenant vous cessez de travailler pour moi. Envoyez-moi votre facture par la poste.

— Je n'ai rien fait, dis-je loyalement. Par conséquent il n'y a pas de facture.

— J'ai été stupide, dit-elle, et sa voix prend de l'assurance à mesure qu'elle parle. Tout ce qu'il me fallait, c'était une bonne piquûre. Que Sam Aikman me dise qu'il avait les moyens de monter un nouveau film. A partir de maintenant, je ne penserai plus qu'à mon travail, et ces stupides coups de fil ne me toucheront plus. J'ai d'ailleurs l'intention de déménager demain pour m'installer dans un endroit où ils ne me trouveront jamais. Ce qui me permettra de me concentrer entièrement sur le nouveau film.

— Vous avez raison, Amanda, dis-je, impuissant.

On sonne à la porte.

— Je sais que vous avez fait tout ce que vous pouviez, monsieur Holman, poursuit-elle. Mais celui qui était à l'origine de ces coups de téléphone devait avoir perdu la raison. On savait que j'étais à plat en sortant de la clinique et on n'a pas résisté à l'envie de m'assommer. Il y a des gens comme ça, vous savez ?

— Oui, je sais.

— Merci, pour tout ce que vous avez fait. (Elle s'exprime avec une exubérance qui fait vibrer mes tympans.) Et envoyez-moi votre facture, monsieur Holman. Je sais que vous avez fait l'impossible.

— Bonsoir, Amanda, dis-je, et je raccroche doucement.

La personne qui a sonné à ma porte est terriblement patiente ou partie depuis longtemps.

Je me lève, traverse le vestibule et ouvre. Un sacré paquet-surprise m'attend sur la véranda. Une grande brune, nue, à la poitrine opulente, la bouche emprisonnée par un ruban adhésif, les mains liées derrière le dos. Je reste un moment à la regarder, bouche-bée. Puis ses

genoux fléchissent et j'ai tout juste le temps de la rattraper dans mes bras pour l'empêcher de tomber.

CHAPITRE VIII

Vêtue de mon peignoir de bains, Marian Byrnes est assise sur mon divan, un deuxième méga-whisky à la main. Ses joues commencent à reprendre des couleurs et ses yeux gris-vert perdent leur air hagard.

— Un vrai cauchemar, fait-elle. Pire encore, parce que je savais que c'était la réalité.

— Du calme, mon chou, je dis. Maintenant, il ne vous reste qu'une seule chose à faire, vous détendre.

— Cet horrible individu, ce Cari... (Elle frissonne.) A deux ou trois rues d'ici, il m'a mis un bandeau sur les yeux, dans la voiture. Et son couteau est tout le temps resté appuyé contre moi.

— Où vous a-t-il emmenée ?

— Je n'en sais rien. (Elle boit une gorgée) Il n'a ôté le bandeau qu'au moment où il m'a déposé sur votre véranda, il y a un quart d'heure.

— Vous ne savez pas où il vous a emmenée ?

Elle secoue vivement la tête.

— J'ai failli devenir folle. Quand nous sommes arrivés je ne sais où, il m'a arraché tous mes vêtements et j'ai pensé qu'il allait me violer. Comme il ne faisait rien, j'ai cru qu'il voulait me tuer. (Elle rougit, ce qui est assez surprenant.) Voulez-vous que je vous dise la vérité, Rick ? Je souhaitais qu'il me viole. N'importe quoi plutôt que la mort.

— Ça se comprend.

— Il n'arrêtait pas de me poser des questions, poursuit-elle. Toujours les mêmes. J'ai cru perdre la raison.

— Quelles questions ?

— Ce que je vous avais dit de Chuck Adams. Qui vous avait engagé. Quand j'ai répondu que ce devait être Amanda, il a voulu savoir ce qu'elle vous avait dit. Qui vous aviez rencontré. Avec qui vous aviez parlé. Je lui ai raconté ce que je savais. C'est-à-dire pas grand-chose. J'avais trop peur pour me taire. Et il recommençait sans arrêt à me poser les mêmes questions.

— Il y avait quelqu'un d'autre.

— Je ne sais pas, fait-elle d'un ton impatient. J'avais un bandeau sur les yeux, je vous l'ai déjà dit.

— Effectivement, je m'en souviens, je réponds tranquillement. Mais vous pouviez entendre quelque chose.

— Le silence, uniquement. (Elle frissonne). Un silence effrayant. Comme si j'étais enfermée dans une tombe. Pourtant, de temps en temps, quand il se taisait pour réfléchir à la prochaine question qu'il allait me poser, j'entendais de vagues froufrous. (Elle hésite.) Un peu comme s'il y avait eu quelqu'un d'autre dans la pièce.

— Personne d'autre que Cari ne vous a parlé ?

— Non. (Elle grimace un sourire.) Mais il a ajouté quelque chose. Juste avant de me déposer sur votre véranda, il m'a chargé de vous donner un avertissement. Ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas si vous ne voulez pas que quelqu'un en meure. Moi, Amanda ou vous, peu lui importe.

— Il a parlé de Chuck Adams ?

— Uniquement pour savoir ce que je vous avais dit de lui.

— Vous avez faim ? je demande.

— Je devrais avoir faim parce que je n'ai rien mangé depuis le petit-déjeuner. (Elle a un sourire pâle et me tend son verre vide.) Mais je serais incapable d'avalier une bouchée, Rick. Donnez-moi encore un verre d'alcool avant que j'aie me coucher. Seule, si vous voulez bien.

— Évidemment.

Je nous sers à boire à tous les deux. Le téléphone sonne et Marian manque renverser son verre. A la troisième sonnerie, je décroche.

— Ici Cari, dit une voix unie. Vous avez trouvé mon colis ? Celui que j'ai déposé sur votre véranda ?

— Effectivement. Si vous vous intéressez tellement à mes faits et gestes, pourquoi ne pas m'avoir enlevé à la place de la fille ?

— Question de vulnérabilité. Vous vous prenez pour un professionnel coriace et nous aurions perdu beaucoup de temps avant de tirer quelque chose de vous. La fille s'est tout de suite mise à table. (Il a l'air déçu.) Presque trop facilement, ça gâche le plaisir. Elle était vulnérable, Holman. Et vous l'êtes aussi quand elle est en jeu. Suivez donc mon conseil et lancez-vous dans une autre enquête. Si vous vous obstinez, il arrivera ce que j'ai dit à la fille. Quelqu'un va se retrouver mort d'ici peu. Et il y a de bonnes chances pour que ce soit elle.

— En parlant de gens qui se retrouvent morts, comment va Chuck Adams, ces temps-ci ? je demande.

— Très bien, je présume, répond calmement Cari. Il y a longtemps que je n'ai pas vu Chuck.

— Personne ne l'a vu.

— Vous avez vingt-quatre heures pour trouver un autre employeur, monsieur Holman. Pas une minute de plus.

Il raccroche.

Marian me regarde traverser la pièce d'un œil écarquillé.

— Qui était-ce ? chuchote-t-elle.

— Cari. Il voulait s'assurer que vous étiez bien arrivée.

— Vous croyez que je pourrais avoir un dernier verre ? demande-t-elle avec hésitation.

— Pourquoi pas ?

Et je vais la servir.

Quand elle a vidé son verre, ce qui ne lui prend pas longtemps, elle se lève et titube légèrement.

— Je vais me coucher, Rick, dit-elle d'une voix pâteuse. A demain matin, hein ?

— Certainement. Bonne nuit, Marian.

Elle parvient à négocier les trois marches du living et disparaît. La soirée est peut-être terminée pour Marian, mais pour moi elle est encore jeune – il est un peu plus de neuf heures.

Dans le réfrigérateur, je trouve un steak que je fais griller. Je ne veux pas que mon estomac s'imagine que je l'ai oublié. Quand j'ai fini de manger, je me glisse dans la chambre. Marian dort profondément. Sa respiration est lente et régulière. Il faudrait au moins un tremblement de terre pour la réveiller. Je sors donc reprendre ma voiture et ferme la porte à clé sans bruit derrière moi.

Les rideaux de la maison de Bel Air sont encore tirés. Je me demande vaguement si Sam Aikman donne une orgie tous les soirs ou s'il est atteint d'agoraphobie. Je sonne et attends patiemment. Comme il ne se passe rien, je resonne. La porte s'entrouvre enfin d'une vingtaine de centimètres, et un œil bleu me regarde avec méfiance.

— Vous n'êtes pas attendu, dit une voix.

— Salut, Henrietta. (Je lui décoche un sourire éblouissant.) Je voulais seulement demander quelques minutes de son temps à Sam.

— Pas maintenant ! proteste la fille, irritée. Il est occupé. Allez-vous-en ! Vous ne pouvez pas entrer.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dis-je aimablement. Et dès que je

serai parti, vous pourrez continuer ce que vous faisiez avec Sam quand je vous ai si impoliment interrompus. L'absence attise le désir, vous ne le saviez pas ?

— Allez-vous-en, s'il vous plaît !

— La porte est retenue par une chaîne de sécurité ? je demande d'un ton léger.

— Non. Sam m'en voudra à mort si vous ne...

L'épaule contre la porte, j'appuie de toutes mes forces. La fille pousse un cri d'impuissance. L'instant d'après, je suis dans le hall, referme prestement la porte derrière moi et arbore un grand sourire.

— Dites à Sam que j'ai besoin de le voir. J'attendrai ici qu'il ait achevé ce qu'il est train de faire, mais je ne partirai pas avant de l'avoir vu.

— Très bien. (Ses lèvres dessinent une jolie moue.) Vous êtes l'individu le plus abominable que j'ai jamais rencontré.

Elle porte une micro-minijupe qui met ses jambes en valeur. Je la regarde d'un œil appréciateur traverser en se déhanchant l'immense hall avant de disparaître dans le living. J'allume une cigarette, ce qui ne m'arrive qu'exceptionnellement, pour ne pas rester seul pendant que j'attends. Elle revient une minute plus tard, la même moue aux lèvres.

— Sam dit que vous pouvez attendre, mais qu'il en a pour un moment.

— Parfait.

— Vous ne pouvez pas rester dans le hall, fait-elle d'un ton impatient.

Derrière elle, je traverse l'immense vestibule et monte quatre marches qui aboutissent à un couloir. A mi-chemin, elle ouvre une porte.

— Vous pouvez attendre ici. Sam vous propose de prendre un verre ou ce que vous voudrez.

— Merci, dis-je en entrant dans la pièce.

Ce doit être le bureau de Sam. Les murs sont couverts d'agrandissements de photos de ses meilleurs films et le bureau recouvert de cuir est un univers de grandeur solitaire. Le long d'un mur, un divan gigantesque et, à côté, un bar bien approvisionné. Je me sers à boire, regarde les agrandissements accrochés aux murs et attends que le temps passe. Puis j'entends la porte s'ouvrir et se refermer derrière moi. Je me retourne. C'est encore une fois, en chair et en os, mon rêve de la veille.

Elle est toujours aussi splendide avec son casque de cheveux noirs et brillants, ses grands yeux noirs fondants de passion et sa grande bouche qui remue à la cadence d'un rythme intérieur. Elle est exactement vêtue de la même manière et ne porte qu'un simple cache-sexe noir. Et je me demande encore une fois si c'est la climatisation qui dresse la pointe de ses seins ou si elle a du mal à couper son moteur intime.

— J'ai appris que vous étiez là, et Henrietta m'a dit que vous deviez attendre un bon moment avant de voir Sam.

— Salut, Harriet. Quoi de neuf ?

— Vous, répondit-elle. En voyant comme vous me traitiez hier soir, je vous ai pris pour un pédé.

— J'ai confié mon triste et vrai secret à Henrietta.

Son visage se fend d'un large sourire.

— C'est vrai ! Elle m'a tout raconté. J'ai trouvé l'histoire de la colle qui lâche au mauvais moment sensationnelle.

— Vous prenez un verre ? je demande poliment.

— Euh euh...

Les mains sur les hanches, elle hoche lentement la tête.

— J'ai envie de mieux vous connaître.

Elle s'avance lentement, ses seins menus mais ronds ballottent légèrement. Puis, plus lentement encore, elle approche son visage du mien jusqu'à ce que nos lèvres se touchent presque. Tout à coup ses dents s'enfoncent dans ma lèvre inférieure.

— Garce, j'aboie. Vous m'avez fait saigner !

— Très intéressant, dit-elle tranquillement. Ça prouve que vous n'êtes pas un zombie et que vous avez du sang rouge dans les veines.

Ses mains s'étendent et elle commence à déboutonner ma chemise.

— Si je vérifiais ce que vous avez en plus ?

Je suis un homme comme les autres. Juste au-dessous de la surface, et il n'y a pas besoin de creuser bien loin, je suis un obsédé sexuel normal. Je repousse la main de la fille et achève de déboutonner ma chemise. Puis ôte mes chaussures, mes chaussettes, mon pantalon et mon caleçon.

— Tu as raison, chéri, dit-elle en caressant mes parties intimes. Le cache-sexe, te poserait de sérieux problèmes.

— Un cache-sexe, tu sais ce que c'est ? Un objet antisexuel. Lascif, lubrique. Et la Cour suprême est sur le point d'en interdire le port.

— Eh ben, fait-elle, impressionnée, je ne savais pas ça.

— Enlève le tien avant qu'on t'oblige à payer une amende.

— Si tu le dis...

Elle ôte le cache-sexe avec l'époustouflante adresse que je connais, et la vue des boucles noires qui recouvrent son mont de Vénus est un stimulus visuel qui produit un effet immédiat.

— Oh ! là là ! s'écrie-t-elle, épouvantée Pas de faux pas, surtout. Tu risquerais de basculer par la fenêtre.

— Aucun danger, j'affirme avec assurance.

Elle vient gentiment se blottir dans mes bras, sans essayer de me perforer la lèvre inférieure, cette fois. Nos bouches se rencontrent et sa langue s'insinue doucement dans la mienne. Mes mains glissent lentement le long de sa taille étroite et ensèrent solidement ses fesses rondes. Ses ongles me labourent délicatement le dos et elle écarte doucement sa tête.

— Tu sais, chéri, quand tu m'as laissé tomber hier soir, je me suis fait beaucoup de souci.

— Ce n'est pas à cause de toi que je suis parti, Harriet. C'était l'atmosphère. Si j'étais resté ou si je t'avais emmenée, j'aurais fait partie de la même répugnante porcherie que Sam et Dale Forest.

— Hum. (Elle pousse un profond soupir.) C'est gentil, chéri. Ça fait plaisir d'entendre ce genre de chose. Comment disait-on dans les années cinquante ? Une marque de respect ?

— Quelque chose de ce genre.

Elle change de position, me pousse brusquement et je me retrouve étalé de tout mon long sur le gigantesque divan. L'instant d'après elle est allongée sur moi. C'est parfait pendant un moment. Mais je me rappelle la séance de la veille avec Marian et je ne veux pas que ça devienne une habitude. J'attends le moment opportun pour la repousser et renverser la situation. Elle gémit faiblement et son corps se cambre vers moi. Je la pénètre aussitôt avec une certaine brutalité. Ses jambes se referment sur mon dos et m'emprisonnent.

— Pas trop vite, chéri, dit-elle d'une voix pâteuse. C'est trop bon !

Il faudrait avoir du sang de poisson dans les veines pour chronométrer ce genre de situation. J'ignore combien de temps s'écoule avant que nous atteignions l'extase. Mais c'est très long et délicieux. Subitement, tout son corps se convulse et ses talons me tambourinent dans le creux du dos... Un peu plus tard, elle se frotte doucement le nez contre ma joue.

— C'était merveilleux, chuchote-t-elle.

Je lui embrasse le bout du nez pour ne pas avoir à répondre quelque chose du genre « pour moi aussi ».

Je me dégage lentement et me lève.

— Je dirai à Henrietta que je t'avais mal jugé, dit-elle, un sourire de satisfaction aux lèvres.

— Et je penserai que j'ai été stupide de te laisser tomber hier soir.

— Je n'ai jamais connu personne comme toi !

— Ne gâche rien, Harriet. Ç'a été merveilleux, mais ça ne va pas plus loin.

Elle se redresse, stupéfaite.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? Je me suis comporté normalement. Comme à peu près n'importe qui. Si tu me dis que je suis mieux que les autres, ça me flanque un complexe d'infériorité. Je me demande : « Pourquoi me dit-elle ça ? Pour compenser le fait que je n'ai pas été à la hauteur ? »

— Qu'est-ce qu'il te prend, chéri ?

Elle fait basculer ses jambes et se lève.

— Je voulais seulement être gentille et...

— Oui. Mais ce n'est pas nécessaire.

— Oh ! (Elle se crispe.) Excuse-moi de respirer.

— Écoute, dis-je en me forçant à grimacer un sourire. C'était formidable. Tout le temps. Restons-en là, veux-tu ?

J'enfile mon caleçon, mon pantalon, tire la fermeture à glissière et boucle ma ceinture.

— Tu dois être une espèce de dingue, s'écrie Harriet, indignée. Le genre de misérable salaud...

Elle n'achève pas sa phrase. La porte s'ouvre brusquement et Dale entre en trombe, suivi de la masse titubante de Sam Aikman.

— Misérable fornicateur ! éclate Forest. J'ai dit que je vous tuerais et je vais le faire tout de suite !

CHAPITRE IX

Sur le front de Forest, une veine bat à coups précipités et le regard des yeux bruns mouchetés prouve qu'il parle sérieusement. Harriet se laisse aussitôt choir sur le divan et croise les jambes comme si c'était un moyen de conjurer le sort. Par-dessus l'épaule de Forest, je vois que Sam Aikman a l'air subitement inquiet et je me demande pourquoi. C'est moi et non lui que Forest veut tuer.

— Du calme, dis-je. Vous n'avez pas l'intention de me tuer en présence de deux témoins, non ?

— Vous m'avez humilié, répond-il d'une voix tendue. Vous avez humilié mon invitée. Vous m'avez obligé à m'enivrer sous la menace d'un pistolet. A me saouler à mort ! J'ai encore l'impression d'avoir la tête en morceaux. (Il manque s'étrangler en prononçant ces mots.) Moi qui n'avais jamais bu une goutte d'alcool !

— D'accord, dis-je. Mais vous m'avez humilié moi aussi en présence de mon invitée, vous vous rappelez ? Après quoi, vous m'avez balancé le contenu de votre verre à la figure avant de m'assommer avec votre pistolet.

— C'est de la folie ! proteste Aikman d'une voix rauque. Vous parlez comme deux gamins et...

— La ferme ! dit sèchement Forest. Cette affaire ne regarde qu'Holman et moi.

— Comment voulez-vous que nous réglions ça ? J'aboie. Un duel au pistolet à l'aube ? Un corps à corps à la mexicaine avec un mouchoir entre les dents ?

— Ni pistolet ni couteaux. Vous et moi, c'est tout.

— Un instant ! s'écrie Sam au désespoir. Il faut qu'il y ait...

Forest fait brusquement volte-face et le frappe brutalement au ventre. Les poumons de Sam se vident en sifflant, son teint devient grisâtre et il se plie en deux. Le bras de Forest s'abat sur sa poitrine et il tombe à la renverse dans le couloir.

— Tire-toi d'ici, lance Forest à Harriet, avant que je t'attrape par les jambes pour t'écarteler.

La fille émet un petit gémissement et décampe. Forest claque la

porte derrière elle et la ferme à clé.

— Nous y voilà, Holman, dit-il. Je vous ai promis de vous étrangler de mes deux mains nues, et c'est ce que je vais faire maintenant.

— Vous ne voudriez pas réfléchir à la question ? je suggère sans grand espoir. Nous pourrions en reparler la semaine prochaine.

Il émet un grognement bestial et s'avance sur moi. Le bureau à dessus de cuir nous sépare et je me dépêche de passer derrière pour qu'il reste entre nous.

— N'essayez pas de sortir, grogne Forest. Je vous serrerais le cou entre mes mains avant que vous ayez déverrouillé la porte.

J'ai l'impression qu'il est temps de faire le point de la situation, comme on dit. Après cette cuite prodigieuse – la première de sa vie –, Forest doit avoir la tête comme une citrouille creuse avec des roulements à bille dedans. Mais, suite à la violence de mes transports avec Harriet sur le divan, je ne tiens pas non plus la forme olympique. Il va falloir user de coups bas, et je fais des vœux pour que Forest n'ait pas la même idée.

Il y a un lourd presse-papier de verre au bord du bureau et j'espère bien que Forest ne l'a pas vu. Je commence à contourner le bureau pour mettre la main dessus, et Forest arrive en sens inverse. Malheureusement il est beaucoup plus rapide que moi, et quand nous nous retrouvons face à face, le presse-papier est encore loin de moi.

Forest lève le poing droit pour me frapper à la tête. Je n'ai aucun mal à esquiver le coup. Mais je m'aperçois trop tard que je ne peux éviter son crochet du gauche. Son poing s'enfonce de plusieurs centimètres dans mon plexus solaire, et mes poumons se vident d'un seul coup. Au moment où je vais m'écrouler en avant, un coup de genou dans le bas-ventre m'oblige à me redresser provisoirement. Je voudrais hurler de douleur, mais je n'ai pas assez de souffle pour crier. Forest m'assène aussitôt un direct, j'entends des cloches sonner dans ma tête et je titube en arrière. De plus en plus ambitieux, il veut se jeter sur moi. Je parviens à esquiver et il va s'aplatir contre le mur.

Sur le moment, j'ai plus envie de mourir tranquillement que de me battre. Mais je me dis qu'il faut faire quelque chose de positif. Jusqu'à présent la lutte a plutôt été un massacre. Et ça me paraît une bonne idée de frapper pendant qu'il a le dos tourné. Je lui abats deux fois le tranchant de ma main sur la nuque et me rapproche du bureau. Forest se retourne et me poursuit. Il a les traits déformés par la colère et sa tête forme un angle bizarre avec le cou. J'atteins le bord du bureau au moment où il me balance un autre coup de poing. Je détourne la tête à temps et le coup me frappe à l'épaule. De la main droite, j'attrape le gros presse-papier de verre, que je lui balance sur le crâne. Il reste un

moment immobile, comme s'il était figé dans une sorte d'hiatus du temps, puis ses yeux deviennent vitreux. Le tranchant de ma main s'abat sur son front et il tombe sur le dos. Je suis tout prêt à lui asséner sportivement un coup de pied dans la tête s'il manifeste l'intention de continuer à se battre.

Mais il ne bouge pas.

Subitement, je prends douloureusement conscience des coups de poing que j'ai encaissés. J'ai l'impression que mon plexus solaire va se transformer en une énorme ecchymose et j'éprouve une douleur fulgurante dans le bas-ventre. J'enfile ma chemise et mon veston, me sers à boire, enjambe le corps de Forest et ouvre la porte.

Sam Aikman est debout derrière, l'air inquiet. Pas de Harriet ou d'Henrietta à l'horizon.

— Que diable avez-vous fait à Forest ? grince Sam. Vous ne l'avez pas tué ?

Il regarde le corps étendu par terre dans le bureau.

— Qu'est-ce que vous croyez ? j'aboie en refermant la porte derrière moi. Il est assommé, c'est tout. J'ai peut-être un peu modifié l'agencement de son cerveau. Mais ça ne peut que lui faire du bien.

— Vous êtes sûr qu'il s'en tirera ? demande Sam, sincèrement inquiet.

— Absolument certain, je réponds. Si vous envoyiez une fille le reconforter, comme la dernière fois ?

— Vous croyez qu'il vaut mieux le laisser où il est ? demande Sam. Faut-il appeler un médecin ?

— Il n'en a aucun besoin. C'est plutôt moi qui devrais voir un docteur. Mais vous vous en fichez, hein ?

J'avale quelques gorgées. Le liquide me brûle le tube digestif jusqu'au moment où la douleur l'absorbe.

— Vous n'avez rien, remarque Sam, insensible. A part une bosse au front.

— Pourquoi diable vous intéressez-vous tant à la santé de Dale Forest ? je demande. J'étais persuadé que vous le teniez pour le dernier des salauds et que Dale Forest ne vous intéressait que dans la mesure où il était mort.

— Il a accepté de le faire, dit Sam. Nous discutons les conditions quand vous êtes arrivé. C'est pour ça que je ne voulais pas être interrompu.

— Il a accepté de faire quoi ? je demande sans embages.

— D'être le partenaire d'Amanda dans mon prochain film, dit Sam, tout excité. Je ne peux toujours pas le blairer, ce salopard. Mais je ne laisse jamais mes sentiments intervenir dans mes affaires. Maintenant qu'il a signé le contrat, je suis certain de trouver les fonds !

— Bravo pour Hollywood ! Et Amanda ? Acceptera-t-elle de jouer avec lui ?

— Ce ne sera pas facile. Mais elle a confiance en moi. Si je lui dis qu'il faut le faire, elle acceptera.

Je regarde les gros doigts spatulés couverts de poils.

— Le maître qui rend sa forme au celluloïd tordu ? je raille. Ce n'est pas ainsi que Forest voyait la chose ?

— Je ne veux pas discuter avec vous, Holman, fait Aikman avec impatience. D'ailleurs pourquoi êtes-vous venu ici ce soir ?

— Je voulais seulement bavarder du problème qui se pose à propos d'Amanda. Savoir comment vous lui apprendriez que ce n'était pas vous qui l'aviez appelée pour lui annoncer que vous aviez les moyens de monter un nouveau film. Mais c'est un problème qui n'existe plus, apparemment ?

— Exact, répond-il d'un glacial. Rien ne vous empêche donc de fiche le camp !

J'assèche mon verre que je lui tends une fois vide. Il existe peut-être une formule pour annoncer mon départ. Mais elle m'échappe sur le moment. Je me mets lentement en route et arrive dans l'immense hall quelques secondes plus tard. Harriet se tient sur le seuil du living. Elle est habillée et je la reconnais à peine.

— Ça va, Rick ? me demande-t-elle aussitôt.

— Je survivrai, je réponds bravement.

— Et Forest ?

— Il survivra aussi.

Elle frissonne.

— C'est un dément ! Je ne comprends pas pourquoi Sam le laisse seulement approcher de la maison !

— Sam a besoin de lui pour son prochain film, j'explique. Sans Dale Forest, pas de fric.

— Oh ! (Elle hoche la tête quand elle a compris.) Ça change tout, non ? Sam n'a pas le choix ?

— Je me demande quelle possibilité de choix Amanda Waring aura, je remarque à part moi.

— Enfin. (Harriet sourit brusquement.) Je suis bien contente que tu

n'ais pas de mal, Rick. Et merci de m'avoir fait l'amour.

— Merci de me l'avoir fait, à moi aussi.

— C'était bon, dit-elle gravement. Ni extraordinaire ni merveilleux. Simplement bon. Agréable sur le moment. Mais ça ne signifiait rien d'autre, hein ?

Je sors, remonte en voiture et rentre chez moi. Désormais, mon 38 ne me quittera plus. Je vais voir Sam sans pistolet et voilà le résultat ! Et puis j'ai l'impression que Forest est une espèce de dingue capable de surgir dans l'eau de votre baignoire le temps que vous tourniez les yeux.

Je laisse la voiture dans l'allée et rentre à la maison. En arrivant dans le living, je me propose de boire un dernier verre avant de passer une bonne nuit seul dans mon divan. Je vais d'abord dans la salle de bains. J'ôte mon pantalon pour examiner les dégâts dans la glace. Rien de bien grave. A condition que les ecchymoses ne bleussent pas. Ce genre de chose est difficile à expliquer. Je passe la tête derrière la porte de la chambre pour m'assurer que Marian dort toujours paisiblement. Rassuré, je regagne le living. Le téléphone sonne.

— Holman ? demande une voix morne et apathique.

— Moi-même. Qui est à l'appareil ?

— Amanda Waring. Sam Aikman vient de me téléphoner qu'il avait engagé Dale pour jouer le rôle de mon partenaire dans son prochain film.

— Pas possible ? je demande prudemment.

— J'ai voulu savoir pourquoi diable il m'avait menti ce matin. Il a juré qu'il ne m'avait pas appelée. Une mauvaise farce qu'on m'a faite. Pourtant, je suis certaine que c'était sa voix !

— La voix de Sam est très facile à imiter, j'explique.

— Je me demande ce que je vais faire, dit Amanda d'un ton désespéré. Si je tourne avec Dale, je me retrouverai au même point qu'avant. Et le traitement du docteur Merrill n'aura servi à rien. Mais il paraît que Sam n'a pas d'autre moyen d'obtenir des fonds.

— Sacrée situation.

— Ils m'ont encore appelée ce soir, poursuit Amanda comme si je n'avais pas parlé. J'étais dans un tel état que j'ai décroché le téléphone et me suis mise à boire. J'ai terriblement bu. Mais la tête ne me tourne pas et je suis déprimée. Et... il faut que vous les fassiez cesser, monsieur Holman.

— Vous m'avez congédié, vous vous rappelez ?

— Eh bien, je vous réengage, dit-elle d'un ton décidé. Peu importe

combien ça coûtera, mais il faut que vous fassiez cesser ça !

Là-dessus, elle raccroche.

Je repose le combiné et vais me servir à boire au bar. Quelqu'un tousse discrètement derrière moi et je renverse de l'excellent bourbon sur le bar. Je fais volte-face. Marian se tient à un pas de moi, un large sourire aux lèvres.

— Tu es bien nerveux, ce soir, Rick, dit-elle gaiement. Je me suis réveillée il y a cinq minutes et j'avais tellement faim que je n'ai pas pu me rendormir. Tu serais gentil de m'apporter un verre à la cuisine pendant que je fais cuire quelque chose.

— Entendu.

J'arrive à la cuisine avec les verres à temps pour voir un joli petit derrière rond pointer derrière la porte du réfrigérateur. Le reste de l'anatomie de Marian émerge quelques secondes plus tard et je lui tends son verre.

— Des œufs et du bacon, dit-elle. Tu suis un régime ou quoi, Rick ?

— J'ai toujours quelque chose de prêt en cas de visite inattendue... j'explique.

— Je sais que tu as toujours quelque chose de prêt en cas de visite inattendue, Rick, s'exclame Marian en riant. Mais ça ne se mange pas !

Je m'assieds à la petite table et la regarde se servir adroitement d'une poêle à frire.

— Je commence à me sentir mieux, dit Marian. Quand j'ai faim, c'est signe que je vais bien. Mais c'était effrayant, Rick. De rester complètement nue avec un bandeau sur les yeux. Je me demande où ils ont bien pu m'emmener !

— Le silence a toujours été absolu ?

Elle hoche la tête.

— Comme dans une morgue ! Mais où était-ce ? Tu as une idée ?

— Si c'était à Venice, ils t'auraient donné un costume de bain en disant que vous partiez tous pour la plage. Mais tu n'y serais jamais allée. Si c'était à Malibu, tu ne serais pas allée à la plage non plus. Mais tu aurais constamment entendu le bruit des vagues. Si c'était à Las Vegas, tu n'aurais jamais mis les pieds dans un casino, mais vous auriez pu jouer au vingt-et-un dans ta chambre.

Marian me regarde bouche bée, le regard perdu. Puis, au prix d'un immense effort, elle se reprend :

— De quoi diable veux-tu parler ? demande-t-elle.

— J'ai idée qu'on t'a emmenée au même endroit qu'Amanda

Waring. Ou dans les mêmes endroits.

CHAPITRE X

Le matin de bonne heure, je fais un saut chez Marian pour aller lui chercher des vêtements. Vers dix heures, nous sommes encore une fois à la cuisine où nous achevons de prendre le petit déjeuner. Cette fois, Marian est habillée, mais je ne trouve pas que ce soit tellement mieux.

— Rick, demande-t-elle prudemment en me servant une deuxième tasse de café, ça t'ennuierait si je restais quelques jours ici ?

— Fais comme chez toi.

— J'aurais un peu peur de me retrouver tout de suite chez moi. Tu es sûr que ça ne t'ennuie pas ?

— Non. A la seule condition que tu remplisses le réfrigérateur.

— Formidable ! (Elle m'embrasse comme une sœur sur le front.) Tu verras, au fond je suis une femme d'intérieur.

— Pas trop, je t'en prie, dis-je, légèrement inquiet. Les célibataires endurcis comme moi, ça n'aime pas ça.

— Tu veux que je me déshabille chaque fois que je mettrai les pieds à la cuisine ?

— Excellente idée. Il faut que j'aille voir deux personnes aujourd'hui. Ce qui te laisse tout le temps de faire les courses.

Avant de sortir, je boucle la ceinture où est accroché l'étui de mon 38. Je dis au-revoir à Marian, ce qui a un désagréable aspect conjugal. Puis je monte en voiture. Le niveau du smog est bas. Le soleil brille et on voit distinctement le ciel.

Alors, pourquoi suis-je déprimé ? Je le sais fort bien. Tout ce qui arrive n'a ni queue ni tête. Les seuls faits précis sont enfouis au fond du cerveau d'Amanda Waring. Et autant arracher des dents avec des forceps en caoutchouc que tenter de les extirper de sa mémoire. Pourtant Dale Forest nous a appris un fait nouveau : Chuck Adams lui a pratiquement demandé l'autorisation de partir avec Amanda. Il l'a rappelé trois mois plus tard pour l'avertir que sa femme se trouvait en mauvaise compagnie avec Cari, Cassie et Otto. Une semaine après, Otto venait trouver Forest et l'a fait chanter pour en obtenir vingt mille dollars. Il est possible que Forest ne m'ait pas tout dit. Je décide à contre-cœur que je devrai peut-être faire une nouvelle tentative,

même si l'un de nous deux doit y trouver la mort.

Je stoppe devant les grilles de fer forgé closes et presse l'avertisseur. Pendant un moment, il ne se passe rien. J'éprouve un sentiment de déjà vu quand la grosse blonde apparaît vêtue du même bikini. Elle a un mouvement de recul quand elle me reconnaît, mais s'approche à distance respectueuse du portail.

— Vous perdez votre temps, dit-elle. Il n'est pas là. Qu'est-ce que vous voulez ? L'achever ?

— Où est-il ? je demande poliment.

— Sam Aikman m'a appelé hier soir, il était dans tous ses états. Il m'a raconté ce qui s'était passé chez lui. Après votre départ, il a fait venir un médecin. Dale n'avait rien de grave, mais devait garder le repos absolu pendant deux jours. Alors (elle hausse ses larges épaules), c'est pour ça qu'il n'est pas là.

— Où est-il ? je redemande poliment.

— Je n'en sais rien. Sam m'a dit qu'il était allé se reposer quelque part et ne reviendrait pas avant deux jours. Quelle chance ? (Elle sourit d'aise.) Il était d'une telle humeur ces derniers temps ! Je croyais vivre avec un ours atteint de la migraine.

— Dites-moi la vérité. Vous n'êtes pas sa mère, non ?

Le sourire de la fille se durcit.

— Vous ne manquez pas de culot, espèce de malappris, dit-elle d'un ton bon enfant. Je suis sa gouvernante. Qu'en dites-vous ? Je fais la cuisine, le ménage, touche un salaire et – quand il est en veine de générosité – il me saute. Il s' imagine que j'ai de la chance. Moi je commence à en douter.

— Depuis combien de temps êtes-vous avec lui ?

— Pas loin d'un an maintenant. (Elle secoue la tête pour marquer son étonnement.) Je me demande comment j'ai pu le supporter aussi longtemps. (Ses yeux s'étrécissent tandis qu'elle m'examine d'un œil critique.) Pourquoi le détestez-vous autant ? Chaque fois, vous essayez de le tuer.

— Vous vous souvenez d'un gros type à longs cheveux noirs qui est venu voir Forest il y a quelque temps ? je demande. Il riait beaucoup et se montrait amical ?

Elle réfléchit un moment avant de secouer la tête :

— Je ne me rappelle personne de ce genre. J'étais peut-être sortie quand il est venu.

— Vous étiez ici quand Forest était encore marié à Amanda Waring ?

— Non. (Elle secoue vigoureusement la tête.) Je suis arrivée quelques jours après qu'elle l'avait plaqué. Dans quelle fureur il était ! Vous auriez dû voir sa tête quand cet imbécile l'a appelé pour lui dire qu'Amanda voulait partir avec lui et demander s'il n'avait pas d'objection ! (Elle se met à rire.) J'ai cru qu'il allait devenir fou. Il arpentait la maison en braillant comme un dingue. Il allait leur régler leur compte à tous les deux, mais surtout à cette salope de blonde, hurlait-il. Il lui en voulait surtout de l'avoir plaqué pour un minable. Ça le blessait dans son amour-propre. Il n'arrêtait pas de marcher en hurlant. A tel point que je n'ai pas pu le supporter plus longtemps et que je suis partie. Il avait des amis qui l'aideraient, beuglait-il. Et il leur ferait leur affaire à tous les deux. Mais Dale est comme ça. (Elle hausse les épaules.) Une grande gueule, c'est tout. Regardez comme vous l'avez fait marcher hier. Dites donc ! (Elle gargouille de rire) Je dois reconnaître que c'était marrant. Quand vous m'avez attrapée par là pour lui faire ouvrir le portail ! Sur le moment j'ai été furieuse contre vous. Mais après (les yeux bruns et boueux roulent de manière suggestive) j'ai pensé que je ne ferais pas tant d'histoires si vous recommenciez !

Elle respire lentement un bon coup. Les gros nichons manquent de déborder du soutien-gorge.

— Vous voulez entrer un instant, monsieur Holman ? Une tasse de café, peut-être.

— Je pensais que Forest vous fournissait le nécessaire.

— Vous rigolez ? (Elle a un rire moqueur.) Ce type est renfermé au point d'en être pratiquement impuissant. Pourquoi déteste-t-il tellement tout le monde, à votre avis ?

— Excellente réponse à une bonne question que je n'avais pas pensé à vous poser.

— Que diriez-vous d'une tasse de café ? demande-t-elle en jouant des hanches comme pour inviter le public à se rendre aux îles Hawaii où personne n'aurait jamais envie d'aller.

— Non, merci, dis-je avec un sourire cordial. Je n'en suis pas encore là.

Je remonte en voiture et ses hurlements injurieux me poursuivent jusqu'au milieu de la route du canyon. Une trentaine de minutes plus tard, j'entre dans le bureau d'Aikman. Un charmant sourire d'Henrietta me récompense. Elle porte un corsage transparent qui révèle les seins coquins et le grain de beauté niché au milieu. Elle est assise, jambes croisées, dans le fauteuil pivotant de Sam. Sa micro-minijupe ne cherche même pas à dissimuler l'absence de slip.

— Sam est sorti, dit-elle. Des gens importants de la haute finance, à ce qu'il paraît. J'ignore quand il reviendra.

— Dommage.

— Je suis bien contente que vous ayez corrigé Dale Forest. Je ne peux pas le supporter. Et Harriet m'a raconté tout ce qui s'était passé dans le bureau. (Elle sourit gentiment, encore une fois.) Quel homme vous êtes !

— Forest n'a pas trop de mal ? je demande.

— Qu'importe ?

Elle hausse ses fines épaules.

— Après votre départ, je les ai entendus crier tous les deux pendant un moment. Puis Dale est parti. Sam était dans tous ses états. (Elle ricane gracieusement.) J'en suis certaine parce qu'il ne m'a pas demandé de le dépanner quand il s'est couché. C'est très exceptionnel, vous savez.

— C'est avant ou après la visite du médecin qu'ils ont crié ?

Elle me regarde sans comprendre :

— Quel médecin ? Il n'en est pas venu. Je l'aurais su.

— Évidemment, fais-je d'un ton apaisant. Vous n'avez pas idée de l'heure à laquelle rentrera Sam ?

— Désolée. Pas la moindre.

— Il n'a pas obtenu que Forest signe le contrat après ce qui s'est passé hier soir ?

— Si, si. Forest a signé. Sam me l'a dit en se couchant. C'est pour ça qu'il était tout chamboulé, voyez-vous, et qu'il ne pouvait pas... C'était à cause de cette discussion, à ce qu'il m'a dit. Mais maintenant que Forest a signé, tout va changer. (Elle ricane.) Et vous pouvez en être sûr. Sam est vachement intraitable quand il a obtenu ce qu'il veut de quelqu'un. Je suis bien placé pour le savoir.

— Comment se fait-il qu'il ait obtenu ce qu'il voulait de vous ?

— Parce que Sam fera de moi Une vedette, dit-elle avec une parfaite assurance. Ça m'est égal – euh ! – de faire certaines choses pour lui. Il y a cent filles qui voudraient être à ma place et j'ai de la chance qu'il m'ait choisie. (Elle a un sourire charmant.) Comment une fille peut-elle devenir vedette, autrement ?

— Vous avez sans doute raison.

— J'aurai un rôle dans son film. Petit mais capital, à ce que dit Sam. C'est important pour ma formation. Avant de devenir vedette, je veux dire, ajoute-t-elle au cas où je n'aurais pas compris. C'est sa

spécialité : modeler de la matière brute. (Elle ricane encore.) Ne vous méprenez pas sur ce que je veux dire, monsieur Holman.

— Jamais de la vie ! je proteste. Quand il reviendra, dites-lui que je suis passé le voir.

— Comptez sur moi, monsieur Holman. Mais il ne sera pas content.

— Mon vieux copain Sam ? Pourquoi donc ?

— Parce qu'il ne vous aime plus. Je vous répéterais bien ce qu'il m'a dit en se couchant, mais je n'aime pas dire de grossièretés.

— A cause de la roustie que j'ai flanquée à Forest ?

— Je ne crois pas.

Elle décroise lentement les jambes, puis les recroise, ce qui me permet d'entrevoir brièvement des poils pubiens blond bleuté.

Sam se moque de ce que vous avez fait à Forest du moment que vous ne l'avez pas empêché de jouer dans son prochain film. Ça doit être autre chose.

— Mais encore ? j'insiste.

— Je n'en sais rien. (Elle hausse gracieusement les épaules.) Sam ne me parle jamais des choses. Il me dit seulement de les faire.

— Il faut que je parte. Au revoir, Henrietta.

— Au revoir, monsieur Holman.

Une lueur calculatrice brille dans ses yeux :

— Je raconterai à Harriet que je vous ai vu et que nous nous sommes longuement et intimement entretenus.

Elle minaude.

— Ça lui fera plaisir de l'apprendre.

Je regagne ma voiture, me glisse derrière le volant et me demande pourquoi tout le monde est subitement devenu invisible. Ou bien la grosse blonde a menti en disant qu'un médecin avait examiné Forest la veille, ou c'est Henrietta qui mentait en affirmant qu'il n'était pas venu de médecin. Ou alors Forest a menti à la grosse blonde. Mais qu'est-ce que ça y change ?

Il est l'heure de déjeuner, et je pense qu'il faut profiter de la situation quasi conjugale qui s'est instaurée à Beverly Hills. Marian a certainement réapprovisionné le réfrigérateur. Pourquoi déjeuner au restaurant quand on dispose de tout le confort à domicile ?

Il est aux environs d'une heure et demie quand je laisse la voiture dans l'allée pour entrer. Je traverse le living en criant :

— Me voilà !

Un silence sépulcral me répond et je commence à me prendre pour l'un des éternels paumés des bandes dessinées. Marian est peut-être encore en train d'acheter des gâteries. Pourquoi me faire du souci ? Je me prépare un Campari soda. Il y a de quoi boire et ça ne me donne pas de remords d'ingurgiter de l'alcool au milieu de la journée.

Au bout de quelques minutes, le silence sépulcral commence à me porter sur les nerfs. Marian se trouve peut-être quelque part dans la maison. Sous la douche ou en train de dormir. La logique veut que je m'en assure. J'assèche mon verre et décide subitement d'entrer en action. La cuisine est déserte. Aucune brune opulente ne se baigne paisiblement dans la piscine de la cour. Quelques secondes plus tard, je découvre qu'il n'y a pas de brune opulente sous la douche non plus. Dernier espoir, la chambre. J'y jette un coup d'œil rapide dans l'espoir de surprendre Marian en train, ou plutôt sur le point, de s'habiller.

Marian est effectivement dans la chambre. Allongée sur le lit. Nue. Les jambes écartées. Le dessus de lit est trempé de son sang. J'ai tout juste le temps de courir vomir dans la salle de bains. Ensuite, je suis bien obligé de retourner dans la chambre. Cette fois, je m'oblige à m'approcher du lit et à regarder Marian.

Ses yeux grands ouverts expriment encore la terreur et sa gorge est tranchée littéralement d'une oreille à l'autre. Le corps naguère splendide est couvert d'entailles et d'égratignures. Il ne fait aucun doute que l'assassin l'a violée et torturée avant de la tuer.

Je retourne dans le living, remplis un plein verre de cognac que j'avale en trois gorgées. L'impact se fait sentir quelques secondes plus tard et mon gosier se serre de douleur. Qui pouvait savoir que Marian était chez moi, je me demande tristement. Cari, puisqu'il l'a déposée sur ma véranda. Et les gens à qui Cari l'a raconté. J'allume une cigarette et un déclic se produit dans ma tête. Qui voudra croire que je n'ai pas assassiné Marian ? Certainement pas les flics. Pour eux, l'explication la plus simple est toujours la meilleure et ils ont pratiquement toujours raison. Après tout, ils sont peut-être déjà en route. Un coup de téléphone anonyme de l'assassin. « Voilà ce qu'il en est vous comprenez ? Je ne veux pas avoir d'histoires, mais... »

Et on envoie la bagnole de patrouille la plus proche sur les lieux.

Je regagne ma voiture. Et je fais un effort prodigieux pour ne pas prendre mes jambes à mon cou quand la porte se ferme derrière moi.

CHAPITRE XI

Le hall de la clinique baigne toujours dans la même atmosphère aseptique. La blouse de la blonde-rosée est toujours aussi bien empesée et du même blanc virginal. Mais dès qu'elle me voit approcher du bureau, ses yeux bleus sont sur le qui-vive.

— Rien à faire, monsieur Holman, dit-elle d'un ton uni. Le docteur Merrill ne veut plus vous recevoir. Jamais. Il m'a donné des instructions formelles à ce sujet. Il m'a également dit que si vous faisiez des difficultés, je devais appeler deux infirmiers pour vous expulser.

Sans hâte, je sors le 38 de son étui, dégage le cran de sûreté et pointe le canon sur le visage de la fille.

— Si j'avais le temps, je discuterais. Mais je suis pressé. Nous irons donc tout de suite voir le docteur Merrill.

La peau de sa figure se tend pendant qu'elle regarde le canon du pistolet et se lève lentement.

— Passer devant moi, dis-je. Arrivés au bureau de Merrill, vous frapperez et entrerez sans vous occuper de ce qu'il dira. Compris ?

— Oui, murmure-t-elle, j'ai compris.

— Et vous n'avez pas envie de mourir jeune. Ne l'oubliez pas non plus.

Elle me précède dans le couloir, elle a une démarche bizarre ; on la croirait hissée sur des échasses. Quand nous arrivons devant la porte du bureau de Merrill, elle frappe, ouvre sans attendre la réponse et entre. Merrill se détourne de la fenêtre, l'air surpris.

— Miss Cornish ? fait-il. Je... (Il me voit et son visage s'assombrit.) Je croyais avoir strictement interdit qu'Holman...

— Il braque un pistolet sur moi, murmure Miss Cornish d'une voix rauque.

— Merci, Miss, dis-je poliment. Vous pouvez retourner à votre bureau. Vous n'appellez pas la police, ni l'équipe d'infirmiers. Parce que si quelqu'un entre ici, je commence par tirer une balle dans le ventre du docteur. Compris ?

— J'ai saisi.

Elle fait demi-tour, les yeux dilatés de terreur, et sort gauchement du bureau.

— Vous avez perdu la tête ou quoi ? demande Merrill avec étonnement.

— Si j'ai vraiment perdu la boule, je ne pouvais pas mieux tomber qu'ici. Mais asseyez-vous donc, pour que nous puissions bavarder tranquillement, docteur.

Il prend place derrière son bureau et me regarde avec méfiance. Je tire une chaise du pied et m'assois, le pistolet toujours braqué sur Merrill.

— Écoutez, dit-il d'un ton apaisant. J'ignore quelle idée vous avez derrière la tête, Holman, mais je suis prêt à en discuter pendant que vous êtes ici. Pourquoi ne pas rengainer votre arme et cesser de me terroriser ?

— Parce que je ne suis pas certain que je ne serai pas obligé de m'en servir, je réponds d'un ton glacial. Et ne m'interrompez plus. Contentez-vous de répondre aux questions que je vous pose.

Il pince ses lèvres, et ses yeux noirs se font très méfiants.

— Très bien, dit-il d'une voix tendue. Posez vos questions.

— La malade m'a engagé parce qu'elle en avait assez de recevoir continuellement des coups de téléphone obscènes et menaçants. Elle a pensé qu'il existait un rapport entre ces coups de fil et la vie qu'elle avait menée pendant les six mois qui ont précédé son entrée dans votre clinique. Elle n'avait qu'un souvenir très vague de ce qui s'était passé. Mais elle se souvenait d'avoir pris des amphètes et des barbituriques et d'avoir couché avec beaucoup trop d'hommes. Vous m'avez dit que les effets étaient dénués d'importance et que seule comptait la cause. Or la cause était Dale Forest, exact ?

— Bien entendu.

— J'ai écouté l'un de ces coups de fil obscènes l'autre soir, chez elle. On citait des noms de personnes et de lieux. Sur le moment, ils ne signifiaient rien pour Amanda. Mais, plus tard, elle s'est souvenue des lieux. Pas de tous à la fois. Mais elle s'en est souvenue.

— Et alors ? demande Merrill d'un ton d'ennui.

— Elle s'est rappelé Las Vegas parce qu'ils n'allaient jamais au casino mais jouaient au vingt-et-un dans sa chambre. Amanda était l'enjeu et c'est une femme qui a gagné. Elle s'est rappelé Malibu parce qu'elle entendait constamment le bruit des vagues mais n'allait jamais à la plage. Et elle s'est rappelé Venice parce que là aussi ils n'allaient

jamais à la plage, même après lui avoir fait mettre un costume de bain et des lunettes noires. Un empêchement imprévu survenait toujours. On lui disait qu'il pleuvait ou que la voiture était en panne. Il y avait toujours une excuse pour ne pas aller à la plage.

— Je pensais bien qu'elle avait dû passer de très mauvais moments, dit Merrill. Du sadisme, semble-t-il.

— C'est tout, docteur ? je demande suavement.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle ne savait qu'elle était à Venice et à Las Vegas que parce qu'on le lui avait dit, fais-je sèchement. Elle savait qu'elle était à Malibu uniquement parce qu'ils lui avaient dit qu'elle...

— Et elle entendait le bruit des vagues, dit-il précipitamment.

— Rien de plus simple que de faire entendre un bruit de vagues. Il suffit d'acheter un disque ou d'enregistrer une bande de magnétophone et de la faire entendre indéfiniment. Amanda était bourrée d'amphètes et de barbituriques. J'ai l'impression qu'on les lui faisait prendre pour la désorienter complètement. Si vous aviez un malade de ce genre, docteur, auriez-vous du mal à la convaincre qu'il a fait le tour du monde alors qu'il n'est jamais sorti de sa chambre ?

— Je vois ce que vous voulez dire, répond lentement le médecin. Vous pensez qu'elle n'est allée dans aucun de ces endroits. Les gens qui étaient avec elle, l'ont persuadée qu'elle se trouvait dans des lieux différents à des moments successifs.

— Exact, dis-je d'un ton las. Vous comprenez vraiment très vite, docteur. Maintenant, essayez d'imaginer où on a pu la garder pendant tout ce temps. Il fallait que ce soit dans un endroit tranquille, extrêmement tranquille. Elle a dû pousser des cris affreux et il ne fallait pas que les voisins puissent l'entendre. Ça devait être dans une maison isolée aux murs épais. A un endroit où personne ne se poserait de questions à son sujet ni à celui des gens qui l'entouraient. (J'attends deux secondes avant d'ajouter :) Une clinique, ç'aurait été l'endroit idéal, n'est-ce pas, docteur ?

Il me dévisage, les yeux écarquillés.

— Ici ? Vous croyez qu'on l'a gardée tout le temps ici ? Impossible ! Je l'aurais su.

— Vous voulez dire que vous n'étiez pas au courant ?

— Vous êtes complètement fou ! Je suis psychiatre. Pas une espèce de monstre.

— Nul doute que vous soyez psychiatre. Mais peut-être avez-vous engendré un monstre ?

— Que diable voulez-vous dire ? grince-t-il.

— Amanda avait une amie qui s'appelait Marian Byrnes, j'explique. C'est chez elle qu'elle s'est réfugiée en quittant Forest. Ensuite, elle est partie avec le petit ami de Marian, Chuck Adams. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Un homme a téléphoné à Marian et pris rendez-vous avec elle pour le lendemain matin. Mais elle ne pensait pas qu'il s'agissait de Chuck Adams. Alors je l'ai accompagnée au rendez-vous. Un dénommé Cari est arrivé et il a emmené Marian à la pointe de son couteau. Hier soir, il l'a déposée sur ma véranda. Elle est restée toute la journée nue, les yeux bandés, pendant que Cari cherchait à l'obliger à dire ce qu'elle savait. Elle a eu peur. Qui n'aurait pas eu peur à sa place ? Elle m'a demandé si elle pouvait rester quelque temps chez moi. Quand je l'ai quittée ce matin vers dix heures, elle avait l'intention d'aller chercher du ravitaillement. En rentrant chez moi vers une heure et demie, je l'ai trouvée assassinée dans la chambre. On l'avait torturée et violée avant de lui trancher la gorge.

Merrill me regarde sans mot dire : il pâlit sous son hâle.

— Une chic fille, à ce qu'il m'a semblé, je poursuis. C'est peut-être pourquoi je manque de patience en ce moment. Je vous donne cinq minutes pour me dire la vérité. Passé ce délai, je commence par vous tirer une balle dans l'épaule.

— J'ai investi tout ce que je possédais dans cette clinique, dit lentement Merrill. Hypothéqué mon avenir. Vous n'imaginez pas ce que peut coûter le simple entretien d'une installation comme celle-ci. Sans parler du personnel spécialisé.

— Vous me fendez le cœur. Passons aux faits.

— J'ai agi par besoin d'argent. Mais Amanda est toujours restée sous surveillance médicale. Elle cherchait à se dégrader. Si elle n'avait pas été surveillée, elle aurait fini par se suicider. Ensuite, je l'ai ramenée à la raison. Ça faisait partie du contrat. J'ai fermement déclaré que je n'acceptais de la traiter que si j'étais autorisé à la ramener à un état normal.

— Elle est toujours restée ici ?

Il hoche vivement la tête.

— Dans une aile isolée. Comme vous l'avez dit, elle était complètement désorientée sous l'effet des amphétamines et des barbituriques. Nous avons exagéré la durée du temps. Elle est restée ici quelques semaines seulement avant que je commence le traitement. Trois semaines au plus, je pense. Mais le traitement a duré très longtemps.

— Cari, Cassie et Otto, c'était qui ?

Merrill se mord cruellement une phalange.

— Cari a été amené de l'extérieur. Cassie vient de sortir de ce bureau.

— Miss Cornish, l'infirmière ?

— Exact.

— Et Otto ?

L'expression de Merrill m'apprend ce que je veux savoir.

— Quand vous l'avez violée, docteur, vous l'avez violée professionnellement, je suppose ? dis-je avec mépris.

Il ferme un instant les yeux, le corps secoué d'un spasme de fureur.

— Maintenant, vous savez tout, dit-il d'une voix pâteuse.

— Pas entièrement. Qu'est-il arrivé à Chuck Adams ?

— Je l'ignore. Je ne l'ai jamais vu.

— Alors qui vous a payé pour prendre si grand soin d'Amanda ?

— Parce que vous ne le savez pas ? demande Merrill, étonné.

— Je m'en doute. Mais je veux l'entendre de votre bouche.

— Dale Forest, marmonne-t-il. Un malade mental lui-même. Tout est de sa faute. C'est lui qui a poussé Amanda à bout. Mais il n'a pas pu supporter qu'elle parte avec un autre. Alors il a jugé qu'elle devait être punie.

— Et il est ici maintenant ?

— Non.

Il hoche fermement la tête.

— Il a tué Marian Byrnes, dis-je. Quand il débarquera chez vous, vous aurez un fou criminel sur les bras.

— Je me demande si je n'en ai pas déjà un, fait sèchement Merrill. Je vous ai dit tout ce que je sais.

— Très bien. Maintenant, allons jeter un coup d'œil dans l'aile isolée.

Je fais passer Merrill devant moi, le canon du pistolet appuyé sur son dos. La blonde-rosée lève les yeux quand nous entrons dans le hall, et la peau se tend encore une fois sur ses pommettes.

— Accompagnez-nous, donc, Cassie, dis-je. En chemin, vous pourrez me raconter comme vous vous êtes bien amusée à Las Vegas et partout ailleurs.

Elle se lève et se dirige gauchement vers nous, des taches rouge vif aux pommettes.

— Marchez à côté du docteur, dis-je. Otto, si vous préférez.

— Qu'allez-vous faire ? demande-t-elle timidement.

— Je n'ai pas encore pris de décision. Quand nous arriverons dans l'aile isolée, il se peut que je tue le docteur. Après, nous ferons semblant d'être Otto et Amanda Waring, vous et moi.

Nous nous engageons dans un autre couloir bordé de portes closes où l'écho répercute le bruit de nos pas.

— Vous n'avez pas d'autres malades, Otto ? Je demande, curieux.

— Si. Une dizaine, grogne-t-il. Ils se trouvent tous dans l'autre aile. C'est plus économique de les grouper.

— Je n'en doute pas. Surtout avec une seule infirmière pour s'occuper d'eux.

— Il y a trois infirmiers et cinq autres infirmières, proteste Merrill. Sans compter un important personnel domestique.

— Si l'idée était de Dale Forest, je me demande pourquoi il n'est pas venu se joindre aux autres ?

— Il lui arrivait de regarder. C'est un voyeur et je le crois impuissant.

— Très intéressant, docteur, dis-je respectueusement. D'autant plus que c'est la dernière opinion professionnelle que vous formulerez.

Merrill s'arrête devant la dernière porte du couloir et sort un trousseau de clés de sa poche.

— C'est ici, dit-il. Une suite totalement indépendante. Salon, chambre à coucher, salle de bains.

Il fait tourner la clé dans la serrure, remet la chaîne dans sa poche et ouvre la porte toute grande.

— Cassie d'abord, ensuite vous.

La blonde-rosée s'exécute et entre. Merrill la suit et je lui emboîte le pas. La pièce est agréablement meublée, les murs et le plafond peints de couleurs claires. Il n'y a pas de fenêtre, je remarque lentement. Merrill s'arrête au milieu de la pièce et se retourne vers moi.

— Écoutez, Holman, fait-il d'un ton suppliant. On ne pourrait pas s'arranger ? Si c'est une question d'argent, je vous obtiendrai tout ce que vous voudrez. Cassie se fera un plaisir de prendre quinze jours de vacances pour vous aider à les dépenser. (Il a un rictus suggestif.) Et je peux vous assurer que Cassie à elle seule vaut un manuel d'éducation sexuelle.

— Pas question, Otto, je préfère...

— Lâchez ça, dit une voix derrière moi, et un tube d'acier me presse la nuque. Tuez le docteur si vous voulez et je vous descends après.

Mis au pied du mur, je me rends compte que je n'ai pas le désir de mourir. Je lâche mon arme et Merrill se jette aussitôt dessus. Le canon de l'arme appuyé sur ma nuque s'éloigne et je me retourne lentement pour voir qui la tient. Il porte une blouse blanche d'infirmier. Mais c'est le même teint blême et les yeux qui ressemblent à des boutons noirs.

— Salut, Cari, je dis. J'aurais dû me souvenir de vous.

— C'était une bonne idée de prendre une clé pour ouvrir une porte qui n'était pas fermée, docteur, dit-il. J'ai tout de suite compris qu'il se passait quelque chose de louche.

— Holman sait tout, dit Merrill. Il a trouvé le cadavre de la fille chez lui et est venu directement ici.

— Et quand les flics découvriront le cadavre, ils penseront qu'il s'est taillé. (Cari découvre lentement ses dents). Pas mauvais pour nous, doc.

— Il va falloir décider de ce que nous allons faire de lui. Nous avons déjà un gros problème ici, n'oubliez pas.

— Voulez-vous m'expliquer pourquoi vous avez emmené Marian hier pour lui poser toutes ces questions quand vous saviez parfaitement qu'elle en ignorait les réponses ? je demande.

— C'est Dale qui l'a exigé. Il voulait qu'elle soit terrorisée et humiliée. Punie comme Amanda, pour lui avoir préféré un autre homme.

— Quel rôle a-t-elle joué dans sa vie ?

— Elle ne vous l'a pas dit ? (Il ricane doucement.) Les femmes sont comme ça, hein ? Après le départ d'Amanda avec son petit ami, elle s'est très bien entendue avec Dale pendant un certain temps. Mais elle s'en est fatiguée, et l'affaire est tombée à l'eau. Dale s'en moquait. Mais elle a commencé à copiner avec vous. Et ça, il ne l'a pas supporté. (Il prend soudain un air grave.) Mais cette séance ne lui a pas paru une punition suffisante. Vous l'aviez saoulé – lui qui n'avait jamais bu de sa vie – et vous l'avez mis K.O. trois fois de suite. Il a trouvé un moyen génial de se venger. Tuer la fille chez vous et vous faire porter le chapeau. Seulement il n'avait pas prévu une chose : qu'il perdrait la raison aussitôt après le crime.

— J'ai trouvé ! s'écrie la blonde-rosée enthousiaste. La solution !

Elle fixe sur moi ses yeux bleus qui luisent brusquement de

méchanceté.

— Vous connaissez le dicton. A deux on ne s'ennuie pas ! Si nous les laissons seuls tous les deux ensemble ?

Merrill et Cari l'observent longuement, puis se regardent l'un l'autre.

— Je crois qu'elle a raison, dit enfin Merrill.

— Comment expliquerons-nous l'affaire ? demande Cari.

— Holman était chez lui quand Dale est venu tuer la fille, dit Merrill. Forest l'a constamment gardé sous la menace de son pistolet. Ensuite, il l'a obligé à l'amener ici – à notre insu bien entendu – et l'a conduit dans l'aile isolée qu'il savait inoccupée. Nous les avons découverts par hasard (il jette un coup d'œil sur sa montre-bracelet) dans la soirée.

— Bonne idée, décide Cari d'un ton satisfait.

— Entrons dans la chambre. (Merrill s'adresse à l'infirmière.) Vous feriez mieux de sortir d'ici, Cassie.

— Entendu.

Elle s'avance de deux pas et se retrouve à côté de moi. S'arrêtant, elle me regarde d'un air timide.

— Je regrette que le temps presse, murmure-t-elle. J'aurais aimé vous voir solidement bouclé dans une camisole de force. Je vous aurais frappé à coups de marteau ; vous voyez où ?

Là-dessus, elle s'en va.

— Dans la chambre, Holman.

Cari déplace légèrement son pistolet dans sa main et je saisis la suggestion.

Comme le salon, la chambre est peinte de couleurs gaies, agréablement meublée et dépourvue de fenêtre. Dale Forest est allongé sur le lit, emprisonné dans une camisole de force, le regard vide fixé au plafond. Un filet de bave adhère encore à son menton et sa lèvre inférieure, à demi sectionnée, saigne.

— C'est un miracle que Cassie ait été seule à le voir quand il est arrivé fou furieux, dit Cari à voix basse. Heureusement, je me trouvais dans le bureau du docteur à ce moment-là. Il est apparu comme un diable sortant d'une boîte, les mains et les vêtements couverts de sang. Il chantait, criait, riait. Nous avons mis un certain temps pour comprendre ce qu'il avait fait. C'était formidable de tuer une femme, disait-il. C'était la première fois qu'il en tuait une. Ensuite, il s'est mis à faire des réflexions à propos de Cassie. Le docteur a détourné son attention et je lui ai balancé mon pistolet sur le crâne. J'ai dû le

frapper trois fois pour l'assommer. Après on lui a mis la camisole de force et on l'a amené ici.

— Surveillez-le bien pendant que j'enlève la camisole, dit Merrill.

Il commence à desserrer les lacets, et Forest émet un grognement rauque.

— Du calme, Dale, dit Merrill d'une voix douce et apaisante. Vous avez eu un moment de surexcitation et nous avons été obligés de vous calmer. Mais tout va bien maintenant. (Il dégage le dernier lacet et recule précipitamment.) Nous vous avons amené une surprise, Dale. Vous voulez voir ?

Forest s'assied lentement et repousse la camisole. Il me fixe d'un œil morne et vague, puis me reconnaît subitement.

— Pas possible ! Mon vieux copain Holman ! dit-il.

— Nous allons vous laisser seuls, fait Merrill d'un ton suave. Vous avez certainement beaucoup de choses à vous dire.

Il sort en vitesse. Cari recule plus lentement sans cesser de me tenir en joue.

Forest fait basculer ses jambes par terre, se lève et tend les mains devant lui. Elles sont couvertes de sang noir et coagulé.

— Eh ben, fait-il d'un air rêveur, quelle peur elle a eue !

J'entends la porte extérieure se refermer derrière Merrill et Cari, puis la clé tourne dans la serrure.

— Elle croyait que c'était vous qui rentriez ! dit Forest en ricanant. Je suis passé par la porte de derrière, qui n'était pas fermée à clé. Elle est sortie en courant de la chambre, entièrement à poil, follement excitée et n'attendant que ça. Vous auriez dû bigler sa tête quand elle m'a vu !

Il passe sa langue sur sa lèvre inférieure et crache du sang par terre.

— Vous et moi seulement, Holman, hein ? Rien que nous deux.

CHAPITRE XII

— Et Chuck Adams ? Qu'est-il devenu ? je demande.

— Adams ? (Forest cligne lentement des yeux.) Ah ouais. Je m'en souviens maintenant. Le type qui est parti avec Amanda. Je vais vous en apprendre une bien bonne. Figurez-vous qu'il a eu le culot de m'appeler de je ne sais où pour me dire qu'elle n'avait plus d'argent et me proposer de la reprendre. Astucieux, j'ai répondu que j'acceptais et allais l'en débarrasser immédiatement. Moyennant quoi, je lui donnerais même de l'argent de poche !

— Et alors ?

— Amanda n'a pas été contente de me voir arriver. Mais Chuck et moi l'avons embarquée en voiture pour l'amener ici. Je m'étais déjà arrangé avec le docteur Merrill. Vous l'avez peut-être rencontré, non ?

— Mais certainement.

— Un brave type qui court après le fric, poursuit Forest d'un ton complaisant. Au fond, c'est un sadique, lui aussi. Ce qui le fait bicher, c'est le viol. Et je pouvais lui en offrir à gogo. De quoi le changer de son infirmière diplômée !

— Adams, qu'est-il devenu quand vous êtes arrivés ici ?

— Il était parti avec ma femme, dit Forest tristement. L'immonde salopard ! Je ne pouvais tout de même pas lui pardonner ça, non ? Alors, pendant que le bon docteur plantait une seringue dans le bras d'Amanda et l'installait ici, j'ai emmené Adams faire un petit tour. C'était un costaud, mais pas très futé, vous voyez ? La petite infirmière l'a immédiatement repéré. Elle les aime grands parce qu'ils crient plus fort, à ce qu'elle dit. (Il ricane un moment à cette idée.) Enfin ! Je l'ai emmené dans une suite inoccupée ; là, je lui ai asséné un bon petit coup sur le crâne quand il ne se méfiait pas, avec une barre de fer que je trimbalais. Après, la petite infirmière l'a ligoté dans une camisole de force.

Il regarde ses mains tachées de sang et replie lentement ses doigts.

— Je vais vous tuer, dit-il. Vous le savez ?

— Évidemment. Mais racontez-moi d'abord ce qui est arrivé à Chuck Adams.

— Quand la petite infirmière en a eu fini avec lui, il n'était plus bon à grand-chose. Par pure bonté, je l'ai frappé avec ma barre de fer. Mais beaucoup plus fort, cette fois. J'ai l'impression que le toubib ne l'a jamais su. En tout cas il a toujours feint de l'ignorer. Nous l'avons laissé sur place jusqu'aux environs de minuit. Et puis nous l'avons enterré derrière la clinique et planté un rosier pour marquer l'endroit. Il pousse comme le diable, à ce que dit la petite infirmière. Qu'en pensez-vous ?

— L'Otto aux cheveux longs qui riait tout le temps était uniquement le fruit de votre imagination, je présume ?

— Évidemment, réplique-t-il, irrité. Vous me menaciez, le pistolet en main, et vous vous mettiez de plus en plus en colère. Il fallait bien que je vous dise quelque chose pour vous empêcher de presser la détente, non ?

— Probablement. Et les coups de fil obscènes à Amanda ?

— Le toubib n'a accepté de marcher dans la combine qu'à condition de pouvoir lui rendre la raison après. (Il reprend un air peiné.) J'ai accepté. Mais je ne voulais pas que cette garce s'en tire à aussi bon compte. Alors j'ai eu l'idée de lui rappeler Cari, Otto, Cassie, Venice, Malibu et Las Vegas pour que tout ce qu'elle avait subi lui revienne en mémoire et qu'elle reperde la boule. Mais il a fallu que cette idiote vous engage...

Tout en parlant, il a bondi de son lit et ses mains me serrent fortement le cou. Sous l'impact, je perds l'équilibre. Je tombe sur le dos et lui s'aplatit sur moi.

— Je vais vous étrangler, Holman, dit-il, tandis que son regard devient vitreux. De mes deux mains nues, compris ?

Il me serre le cou de plus en plus fort. Je n'ai pas plus de chance de respirer que de ramener Marian à la vie. Je lui balance trois ou quatre fois mon poing dans la figure, mais ça n'y change rien. Alors je me fâche, lui enfonce mon pouce dans l'œil et continue à appuyer. Il pousse un grognement de douleur et son étreinte se desserre. Je lui attrape les poignets pour les écarter et, au prix d'un effort désespéré, je me libère de son poids.

Nous nous relevons pratiquement en même temps. Forest me regarde d'un air furieux. Son œil droit saigne et il prend son élan pour se jeter sur moi. Subitement, il s'immobilise, se prend la tête à deux mains et pousse un cri atroce.

— Assez ! hurle-t-il. Ma tête ! Je n'en peux plus !

Il grogne comme un animal. Ses mâchoires se referment, transpercent sa lèvre inférieure. Le grognement stoppe. Il me regarde,

sans me voir, traverser le salon pour ramasser le pistolet. Ses genoux ploient et il s'affaisse à plat ventre.

J'ai l'impression qu'il est en train de mourir d'une hémorragie cérébrale. Je ne peux rien faire pendant que le sang se répand lentement dans son cerveau. Et je ne suis pas tellement sûr d'avoir envie d'agir. Mais il peut m'être utile. Je le traîne par les épaules dans le living où je le laisse, la tête tournée vers la porte. Quand quelqu'un entrera, il se trouvera en face d'une attraction spectaculaire. Et son attention sera retenue assez longtemps pour que je puisse agir.

J'attends une heure. Soixante minutes, trois mille six cents secondes dont chacune me paraît s'écouler plus lentement que la précédente. Je donnerais tout pour une cigarette. Mais les cadavres ne fument pas. Et je ne peux pas prendre ce risque. Enfin, la clé tourne dans la serrure.

La porte s'ouvre lentement, j'attends derrière pendant un temps qui me paraît une autre éternité. Puis une main munie d'un pistolet apparaît. Le tranchant de ma main s'abat sur le poignet. Le pistolet tombe par terre. Saisissant alors le poignet à deux mains, je tire sa propriétaire dans la pièce.

Les yeux bleus sont fous de rage et elle ouvre la bouche pour crier. Le tranchant de main s'applique sur son cou. Elle change d'avis et, au lieu de crier, s'effondre par terre. Il faut que je me débarrasse d'elle le plus rapidement possible. Je l'attrape par les cheveux et la traîne dans la chambre.

Elle a du mal à respirer, et sa figure est grisâtre quand je la balance sur le lit. J'arrache à la taille la jupe de la blouse d'un blanc virginal, ôte le panty de soie blanche et le lui enfonce dans la bouche. Je l'assujettis solidement avec ma cravate. La boucler solidement dans la camisole de force est un jeu d'enfant. Je la laisse sur le lit, retourne dans le salon et ramasse le pistolet.

Le couloir est désert et je m'y engage avec prudence. La petite infirmière sadique a dû vouloir s'assurer que tout était fini et on lui a donné une arme pour qu'elle ne coure pas de danger si ce n'était pas le cas. Mais si elle n'est pas très vite de retour, ils vont venir la chercher. Subitement, je me retrouve en train de courir. Le hall est désert. Je ralentis pour m'engager dans le corridor d'accès au bureau de Merrill. La porte est entrebâillée. D'un coup de pied, je l'ouvre complètement.

Merrill est assis à son bureau et ses traits se figent quand il me voit. Cari, assis en face de lui, me tourne le dos mais il a certainement remarqué l'expression de Merrill. Il se lève en bondissant et se tourne vers moi tandis que sa main droite sort le pistolet de la poche de sa

blouse. Je brandis mon 38 et tire plusieurs coups. Les deux premières balles perforent la vitre derrière le bureau de Merrill. La troisième atteint le haut du thorax de Cari et la quatrième lui fait brusquement disparaître l'œil gauche. Il a un sursaut spasmodique avant de s'écrouler par terre. Merrill me regarde en tremblant de tous ses membres. Ses traits expriment la panique.

Un instant, je suis tenté de lui tirer une balle entre les deux yeux. Mais je me dis que ce serait abattre un lapin assis. Et puis je me rappelle qu'il me faudra quelqu'un pour s'expliquer avec les flics. Et la petite infirmière refusera peut-être de coopérer le moment venu.

Alors je souris très aimablement :

— Que se passe-t-il, docteur ?

CHAPITRE XIII

Ça prend un temps infini. Le capitaine des policiers n'aime rien de ce qu'il découvre. Le corps de Marian, sauvagement assassinée chez moi, sur mon lit. Forest, mort d'hémorragie cérébrale, et Cari tué par deux balles de mon pistolet. Je me félicite de leur avoir conservé Merrill parce qu'une fois qu'il a commencé à parler, les policiers n'arrivent plus à l'arrêter. Je ne réussis pas à savoir si la petite infirmière a parlé. Mais c'est sans importance parce que Merrill cause pour deux. Je me débarrasse de tous les meubles de ma chambre et donne des instructions pour qu'elle soit entièrement refaite. Ensuite, je vais en Floride. Je n'ai pas la force d'aller voir Amanda Waring, mais j'appelle Sam Aikman pour qu'il la mette au courant.

Je reste un mois en Floride. J'y acquiers un hâle magnifique et un souverain mépris pour les touristes. Il suffit de passer une semaine quelque part pour acquérir l'esprit de clocher. Puis, quand les journaux ont oublié l'histoire depuis longtemps et que j'ai l'impression de pouvoir rentrer chez moi sans être hanté par mes souvenirs, je regagne Los Angeles.

Dans le courrier, je trouve une lettre d'Amanda Waring. Elle me remercie de ce que j'ai fait pour elle. Sam a réussi à se procurer les fonds pour son film, même sans Dale Forest comme vedette. Elle s'est plongée dans l'étude du scénario. Elle va commencer une vie entièrement neuve, se consacrer à une nouvelle carrière, etc. L'enveloppe contient également un chèque de trois mille dollars. Ils tombent à pic pour boucher le trou que mes vacances ont creusé dans mon compte en banque.

Je me sers à boire et vais dans la chambre. Le décorateur doit être un fou. Les murs et le plafond sont jaune vif. Toute la chambre est dominée par un immense lit circulaire. Une tête de lit énorme, fixée au mur, contient un bar et un réfrigérateur. Je juge que c'est le genre de lit où on peut passer un an sans jamais manquer de rien. Je juge également que le chèque de trois grands formats doit revenir au décorateur. Ce qui laisse toujours un vilain trou dans mon compte.

Je retourne dans le living me servir à boire. Il est bientôt huit heures. C'est ma première soirée à Los Angeles après un mois d'absence. Il faut que je fasse quelque chose d'excitant pour fêter

l'événement. Le seul problème est de savoir quoi. On sonne à la porte. Si ce n'est pas excitant, c'est déjà un changement. Je me précipite pour ouvrir avant que le visiteur ait changé d'avis.

Il y a une fille brune sur la véranda. Ses cheveux noirs et brillants coupés très court lui enserrant la tête tel un casque. Les grands yeux noirs ont l'air de fondre perpétuellement de passion et la grande bouche frémit de sympathie. Très élégante, elle porte un chemisier de soie blanche et une longue jupe noire.

— Salut ! fait-elle, haletante. Je suis Harriet, vous vous rappelez ?

— Comment pourrais-je jamais oublier ?

— Sam voulait m'envoyer dans un emballage-cadeau. Mais j'ai trouvé que ce serait un peu voyant.

— Moi aussi.

Je l'attrape solidement par le bras et la fais entrer dans le living.

— Installez-vous sur le divan. Je vous prépare un verre.

— Merci.

L'instant d'après, elle tire la fermeture à glissière de sa longue jupe, l'enjambe et la range soigneusement sur le fauteuil voisin. Elle ne porte absolument rien en dessous. Le chemisier de soie lui arrive aux hanches. Le V noir qui se trouve juste au-dessous contraste de manière fascinante avec la soie blanche.

— Je ne voudrais pas que ma jupe se froisse, dit-elle gravement. Au cas où vous m'emmèneriez dîner quelque part.

— Je comprends.

J'apporte deux verres, lui en donne un et m'assieds sur le divan à côté d'elle.

— Comment va Sam ? je m'enquiers poliment.

— Très occupé. L'activité décuple sa virilité, à ce que prétend Henrietta. Elle n'a pratiquement plus le temps de descendre de ses genoux.

— Et Hildegarde ? Comment va Hildegarde ?

— Nous avons perdu Hildegarde, dit tristement Harriet. Elle a pensé que, puisqu'elle aimait tellement faire l'amour, autant valait devenir tapineuse et être payée pour ça. A dix tickets le client, elle fera fortune en un rien de temps.

— Sans aucun doute.

— Je peux vous demander quelque chose ? s'enquiert timidement Harriet.

— Tout ce que vous voudrez.

— Je suis ici pour faire la conversation ou l'amour ?

— Je me trouve justement à court de sujet de conversation, je réponds.

— Où est la chambre ? Elle se lève, ôte son chemisier de soie blanc, le pose délicatement sur la longue jupe noire et reprend son verre.

— Montrez-moi le chemin, dit-elle.

— Combien de temps avez-vous l'intention de rester ? je demande en sortant du living.

— Une quinzaine de jours. Sam m'a dit de considérer que j'étais en vacances.

Sa main me caresse soudain de manière habile et intime.

— Ça des vacances ? Ça me fait plutôt l'effet d'une défonceuse. Nous entrons dans la chambre et elle s'arrête pile en voyant le lit.

— Ouah, fait-elle respectueusement. On pourrait se laisser tomber du lustre sans se faire mal au derrière ! (Elle me regarde et sourit doucement.) Vous parliez de m'emmener dîner quelque part, vous vous rappelez ?

— Je m'en souviens.

— Si on allait plutôt souper ?

Elle saute sur le lit, se retourne deux ou trois fois sur elle-même, puis s'immobilise à plat ventre en face de moi.

— Je t'attends, R.H., lance-t-elle gaiement.

*Achevé d'imprimer
le 15 septembre 1977*

Firmin-Didot S.A.

Paris – Mesnil.

Imprimé en France

N° d'édition : 22453

Dépôt légal : 3^e trimestre 1977. – 1160